

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 267

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

7 Décembre 1933

DÉTECTIVE

La mort du nervi



Germaine Pinceel, pour les beaux yeux de qui un souteneur avait déjà été abattu, à Paris, est frappée par une autre malchance : un de ses amis, nervi de Toulon, vient à son tour d'être « exécuté ».

(Lire, page 7, la dramatique enquête de notre correspondant particulier Léon Conil.)

AU SOMMAIRE { Linceul de plomb, par M. Lecoq. — Le vampire aux primevères, par Luc Dornain. — Pègre des mers, par Etienne Hervier. — Femmes DE CE NUMÉRO { jugées, par M. Guiral. — La délivrance, par F. Dupin. — Le Danube noir, par N. Tassin. — Le mystère de la chambre 6, par Pierre Rocher.

La "forme"

La Cour de Cassation vient d'annuler l'arrêt qui renvoyait Germaine Huot, dite d'Anglemont, devant le jury de la Seine, pour le meurtre de M. Jean-Causseret, préfet des Bouches-du-Rhône.

Onze conseillers, réunis sous la présidence du premier magistrat de France, M. Théodore Lescouvé, un avocat général, un avocat, un greffier, ont écouté, étudié, plaidé ou délibéré sur



L'avocat de Germaine Huot mit en défaut la Cour de Paris.

un cas aussi net qu'absurde, aussi fort que déconcertant pour le bon sens. Mais la « forme » le voulait ainsi. Et l'arrêt de la Cour de Paris a été cassé.

Et maintenant, d'autres magistrats vont être à nouveau rassemblés; pas à Paris, cette fois, mais à Rouen, puisque Paris s'est trompé, qu'il n'a pas su voir « la petite bête », le ver qui rampait dans le dossier et avait contaminé une pièce.

Là, un mot d'explication : la pièce entachée de nullité était l'ordonnance par laquelle le juge met fin à l'instruction, « l'ordonnance de clôture ». Comme toutes les décisions du juge, elle doit être portée à la connaissance des conseils de l'inculpée. Rien de plus sensé, de plus nécessaire aux intérêts de la défense.

Mais, ce qu'il y a de curieux dans l'affaire, c'est que cette ordonnance avait bien été communiquée aux avocats : le talon d'une lettre recommandée figurait au dossier. Seulement — et là était l'oubli qui entraîna la Cassation — le greffier avait omis d'inscrire, au-dessous du récépissé de la lettre recommandée, la mention : « Avis donné aux défenseurs de l'ordonnance de clôture ».

Ainsi donc, en toute loyauté, l'avocat à la Cour de Cassation qui soutint habilement le pourvoi, M^r Christian Talamon, ne plaida pas que les défenseurs de Germaine d'Anglemont n'avaient pas connu l'ordonnance de clôture, mais il se contenta de déclarer que la preuve n'était pas faite qu'ils en eussent reçu communication.

On remarque la subtilité du moyen; mais, s'il est vrai que, pour les purs juristes, il était irréfutable, il faut aussi reconnaître qu'il est marqué au coin d'une chinoiserie propre à heurter le bon sens.

Et c'est pour cela qu'on a dérangé une vingtaine de magistrats, que l'on va augmenter les frais, qu'on aura perdu du temps !...

Disons-le tout net : autant la « forme » est respectable, lorsque ses exigences donnent une sécurité supplémentaire à l'inculpé, autant elle apparaît désuète et grotesque lorsque, sans rien ajouter aux garanties nécessaires du défenseur, elle ne sert qu'à apporter de vaines complications.

Caisse générale des retraites de la Presse française

Les associés de la Caisse générale des retraites de la Presse française sont convoqués par le Conseil d'administration en assemblée générale extraordinaire à Paris, salle des fêtes du *Petit Journal*, 21, rue Cadet, pour le lundi 18 décembre 1933, à 10 heures.

Ordre du jour : rapport du Conseil d'administration ; fixation des allocations à attribuer en 1934 aux



Prochainement dans "DETECTIVE"

un grand reportage sensationnel de

PIERRE MAC ORLAN

sur les mœurs des quartiers réservés

LES RUES SECRÈTES

adhérents et aux conjoints pensionnés.

Les associés qui ne pourront assister personnellement à l'assemblée générale pourront se faire représenter par un autre associé, chacun des associés ne pouvant grouper plus de vingt mandats.

Les pouvoirs devront parvenir au siège social, à Paris, 6 bis, passage Violet, le 17 décembre au plus tard.

Le Conseil d'administration appelle l'attention des associés sur l'importance de l'ordre du jour et leur demande d'être présents ou représentés.

En marge de l'affaire Bonnet

M. le juge d'instruction Martin, (de Saint-Etienne, Loire) s'est ému d'une photographie parue dans notre dernier numéro, et le représentant en compagnie de deux gendarmes.

M. Martin tient à préciser — pour nos lecteurs — que ce portrait de lui n'a pas été pris au cours de l'enquête sur l'affaire Bonnet-Moulin,



M. le juge d'instruction Martin, chargé d'informer sur Bonnet.

dont il s'occupe avec tant de zèle et d'autorité, mais le 17 octobre 1932, alors qu'il instruisait au sujet d'une catastrophe qui s'était produite à Roche-la-Molière.

Prison en folie

Le 21 novembre dernier, une grave révolte a éclaté au pénitencier de Pennsylvanie. Soixante-quinze prisonniers, profitant du moment où l'appel obligeait les 1.300 prisonniers à sortir dans la cour extérieure, se ruèrent dans les ateliers de la prison où ils mirent le feu. Ils incendièrent également les cuisines. Mais leur fu-

reur se porta surtout sur la chapelle, qui fut complètement saccagée.

D'importants renforts de police furent nécessaires pour rétablir l'ordre dans la prison.

Contrebande d'alcool

Une grave affaire de contrebande d'alcool vient d'éclater en Suisse. Une importante maison de spiritueux faisait passer à la frontière italienne d'importantes quantités d'alcool contenu dans des cylindres hermétiquement soudés et dissimulés à l'intérieur de wagons-citernes contenant des liquides divers, comme du pétrole et de l'huile minérale.

Durant cinq ans, les fraudeurs se livrèrent à un trafic intensif. C'est la dénonciation d'une Allemande, Mme Shalk, qui a permis aux douaniers de découvrir l'audacieux moyen employé par les contrebandiers de l'alcool.

Sur la piste du marin

Comme suite à l'article de notre collaborateur Paul Bringuiet, M. F..., propriétaire de la « Villa Miramar », nous fait savoir que, en sept années, M. Oscar Dufrenne n'est venu que trois fois dans sa propriété. Il n'y a fait chaque fois que de très courts séjours. Et toutes ses visites à la « Villa Miramar » ne furent jamais motivées que par des raisons d'affaire.

Après enquête personnelle, il nous plaît d'ailleurs de reconnaître que M. F... n'a jamais reçu dans sa villa que des gens parfaitement honorables et qu'il jouit, dans la région de Saint-Malo, de l'estime et de la considération de tous.

Escroquerie au kidnapping

M. W. Wood reçut, un jour, une lettre signée Gale Swolley, qui lui annonçait avoir kidnappé la petite Mary-Alice Kenlay, une charmante fillette de trois ans, petite-fille de l'ancien maire de Chicago, Anton J. Cermak, tué l'an dernier par les gangsters.

Immédiatement, il envoya les 8.000 dollars réclamés par le ravisseur, qui s'engageait à ramener l'enfant à sa mère. Puis, aussitôt, le brave homme quitta Miami pour se rendre à Chicago, prendre des nouvelles de l'enfant.

Quelle ne fut pas sa surprise, en arrivant chez Mrs Kenlay, d'apprendre que la petite Mary n'avait jamais été victime du moindre enlèvement.

Il comprit qu'il avait eu affaire à un escroc d'un nouveau genre et déposa aussitôt une plainte contre le pseudo-ravisseur.



La doctoresse Alice Wynekoop, chez laquelle eut lieu le drame.

Un meurtre mystérieux

Les habitants de Slug ne regardent plus qu'avec effroi la demeure de la doctoresse Alice Lois Wynekoop, très connue à Chicago, où s'est déroulé un meurtre mystérieux. La belle-fille de la doctoresse, Rheta Wynekoop, âgée de vingt-trois ans, a été trouvée assassinée à coups de revolver dans la salle d'opération. Le corps était étendu sur le billard. L'arme du crime a été retrouvée à terre, derrière la table ensanglantée.

«Pranzini» aux Ambassadeurs

Depuis huit jours, on peut voir, aux Ambassadeurs, le sinistre Pranzini dont les crimes odieux soulevèrent, au siècle dernier, l'indignation de tout Paris. C'est une excellente pièce d'André Pascal, jouée magistralement par Harry Baur et la belle et talentueuse Marcelle Chantal.



La charmante Marcelle Chantal, si applaudie dans « Pranzini ».

VOILA CENT ANS

Le « doigt de Dieu »

En 1802, à l'âge de vingt-quatre ans, étant en garnison à Lille, Edmond Serres, alors sous-lieutenant dans un régiment de hussards, avait détourné la fille d'un honorable marchand coutelier, qui dut bientôt s'enfuir de la maison paternelle pour cacher son état de grossesse, son misérable séducteur l'ayant dès lors abandonnée. Depuis cette époque, nul ne l'avait jamais revue.

En décembre 1833, Edmond Serres, qui était devenu le gérant d'une importante usine des environs de Bruxelles, se trouvant un soir dans une des brasseries les mieux hantées de la capitale belge, prit fait et cause pour un de ses amis qu'un jeune officier de cavalerie venait d'insulter, à la suite d'une partie de tric-trac fort disputée, et le provoqua.

Un duel à l'épée eut lieu le lendemain et Edmond Serres tua son adversaire en le traversant, de part en part, de son épée. C'était un vendredi matin. L'ancien capitaine de hussards rentra chez lui, désolé, et pensa tout de suite à revenir en France.

Le dimanche suivant, après avoir pris toutes ses dispositions, il bouclait ses valises lorsqu'une femme en grand deuil se présenta brusquement à sa porte.

Elle avait l'air très agité ; son visage était couvert d'un voile épais ; tout son corps frémissait. Edmond Serres, un peu surpris et presque inquiet, la reçut dans son salon. Aussitôt, et avant qu'il lui eût adressé la parole, l'inconnue se découvrit d'un mouvement fébrile, et dirigea



Les adversaires se retrouvèrent face à face dans un duel à mort.

sur lui un regard chargé de colère et de haine.

A cette vue, l'ancien capitaine esquissa un pas en arrière. Dans cette femme en pleurs et toute vêtue de noir, dont les traits étaient flétris et les cheveux presque entièrement blancs, il venait de reconnaître sa victime d'autrefois : la fille du coutelier !

— Infâme ! lui cria-t-elle en s'avancant, pâle et menaçante ; être maudit, odieux assassin ! Ce n'était pas assez d'avoir déshonoré une femme, de l'avoir lâchement abandonnée ; il te fallait encore tuer son enfant, assassiner ton fils ! Mais le plus monstrueux des forfaits ne te laissera pas, cette fois, tranquillement impuni. J'arrive à temps. Tu vas périr par ma main !

A peine eut-elle achevé ces paroles que, tirant un pistolet de son sac, elle fit sauter la cervelle d'Edmond Serres qui avait été, l'avant-veille, et sans le savoir, le meurtrier de son propre enfant, au cours du duel. Puis, retournant son arme contre sa poitrine, la mère vengeresse se troua le cœur.

Accourus au bruit de cette double détonation, les voisins relevèrent les deux corps ensanglantés qui gisaient l'un sur l'autre, sur le parquet. Celui d'Edmond Serres ne donnait plus signe de vie, mais celui de son ancienne maîtresse respirait encore, et l'on parvint à la ranimer pour quelques heures seulement.

Transportée d'urgence dans un hôpital, la malheureuse expira au milieu de la nuit suivante, après avoir subi un interrogatoire qui relate les faits que nous venons de raconter.

LIRE **MARIANNE** LE GRAND HEBDOMADAIRE
DANS **MARIANNE** LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Ma carrière d'aviatrice

par MARYSE HILSZ

TOUS LES MERCREDIS
16 pages illustrées **75c.**

Abonnements (France et Colonies) :
Un an **32 fr.**
Six mois **18 fr.**



Frileusement enfoui dans une pelisse de fourrure, le maire du village, accompagné de l'huissier d'Anet, pose les scellés.



Dans la chambre de la veuve Fayet, le lit était défait et la victime gisait à terre, près de la cheminée.

LE LINCEUL DE PLOMB

Dreux (de notre envoyé spécial).



La route se subdivise et étend deux bras jaunes parmi la blancheur des prés givrés. Au carrefour, un poteau indicateur dresse sa masse frêle. Une croix de bois élargit ses bras de souffrance sous un arbre immense et solitaire qui tend vers la tristesse d'un ciel d'hiver son squelette grelottant.

Le haut arbre!... C'est lui qui a donné son nom au hameau voisin, dont une dizaine de maisons s'accroissent au ras d'un sol nu. De tout temps, il a veillé à l'entrée du pays; de tout temps, son tronc crevé de cicatrices anciennes a dû lutter contre le vent glacial et coupant qui souffle à travers la plaine.

« Le Haut-Arbre »... Hier, c'était un hameau inconnu, loin des routes passantes, isolé dans sa misère. Puis, par une de ces nuits d'hiver qui semblent écraser la campagne, deux vieillards, la veuve Fayet et son gendre, Armand Posteau, y furent sauvagement assassinés. Le lendemain, tous les quotidiens relaient l'horrible drame. Aujourd'hui « le Haut-Arbre » a pris le visage d'un village maudit, sur lequel pèse, comme un linceul de plomb, un ciel trop grand, trop lourd de mystère et d'angoisse.



C'est là... Notre auto stoppe. Nous sommes devant la maison du crime. Petite, sale, sinistre, coiffée d'un toit de chaume moisi où s'accrochent encore quelques lambeaux de neige grise, elle présente, du côté de la route, une façade borgne. Une seule fenêtre s'ouvre dans le mur, un volet, mal cloué, la ferme.

Sur le chemin, écrasant de lourds sabots la boue gelée, un groupe piétine sur place pour se réchauffer. Ce sont les membres de la famille.

— Vous arrivez trop tard, nous dit un homme au visage rude, barré d'une maigre moustache effilée. Le Parquet de Dreux vient de partir. L'autopsie est faite. Les corps sont là!

D'un doigt maigre, il nous désigne la cour de la ferme. Nous entrons. Il y a du sang partout. Sur la pierre du seuil, où les pas, à la longue, ont creusé deux ornières, des traînées rouges s'étalent. Et, dans la boue, sur la terre froide, deux corps sont étendus dans leur linceul maculé de taches rouges.

Les morts sont seuls. Sous la toile rude des draps, on devine leurs visages tournés vers les hommes, leurs bras douloureusement tordus, leurs pieds maigres crispés. Les deux morts sont abandonnés. Ils restent là, sans tendresse pour les veiller.

Soudain, un chat famélique profile sa silhouette sur le faite d'un mur. D'un bond souple, il saute à terre et, à petits pas, le muffle tendu, s'approche des cadavres.

Des femmes bavardent dans un coin de la cour. L'une d'elles, dont un mouchoir sale, noué autour de la tête, semble retenir une mâchoire disloquée, aperçoit le manège de l'animal.

— Chassez-le, nous crie-t-elle. La nuit dernière, il a déjà mangé une oreille et le nez d'un des cadavres...

La voisine de la veuve Fayet et de son gendre est Mme Jean. C'est une vieille paysanne qui semble taillée dans le cœur d'un chêne. Mais elle est dure d'oreille et nous devons crier pour l'interroger.

— C'est une chose épouvantable! dit doucement Mme Jean en hochant la tête. C'était de si brave gens. La veuve Fayet avait quatre-vingt-deux ans. Armand Posteau en avait soixante-dix. Ils vivaient tranquillement dans leur petite maison qu'ils avaient partagée en deux. Lui, faisait le métier de cordonnier. Elle, malgré son âge, continuait à cultiver son lopin de terre. Et, maintenant, ils sont morts tous deux!

Une fois de plus, la brave femme revit pour nous les minutes tragiques de la veille. Inquiète de ne pas voir sa voisine vaquer, comme d'habitude, à ses occupations coutumières, Mme Jean s'était rendue chez elle. La porte était ouverte. Sur le carreau défoncé, la première chose que l'on apercevait, c'était un corps étendu, la tête au bas de la cheminée, les pieds nus pointant vers le plafond.

Affolée, Mme Jean s'était précipitée chez Posteau. Le gendre de Mme Fayet avait été également assassiné. Le cadavre du cordonnier gisait la face contre le sol. Les mains, dans les sursauts de l'agonie, avaient râclé le sol. Une table s'était effondrée. Parmi les débris de cuir, on voyait un marteau englué de sang: c'était l'arme du crime.



Le soir tombe. Le ciel, de plus en plus bas, menace le village. Il est alourdi de neige en suspens. Sur la route, les hommes attendent encore. Les femmes sont allées donner le fourrage aux bêtes que l'on entend meugler dans l'ombre chaude des étables.

Le maire du village, frileusement enfoui dans une pelisse grise, une toque de fourrure ombrageant son visage barbu, est arrivé, accompagné de l'huissier d'Anet, pour procéder à la pose des scellés. La famille suit les deux magistrats dans la maison du drame. Le sang caillé colle aux chaussures. Comme il fait sombre, une bougie a été allumée. La faible clarté sculpte les visages fardés de misère.

Pendant, on procède à l'inventaire des placards et des tiroirs. Les têtes se penchent, attentivement. Les yeux luisent étrangement. Les mains ont des crispations furtives. De l'argent! Il y a de l'argent!... Les assassins n'ont pas tout pris!

La cire rouge grésille sous la flamme de la chandelle. Les sceaux sont apposés sur les

meubles et les portes. Les scellés sont mis. Autour du lit défait, les héritiers discutent maintenant pour savoir qui paiera les frais des funérailles...

Un bruit de carriole, cahotant sur les ornières gelées, interrompt la discussion qui s'anime. On sort dans la cour; on se dirige vers le chemin. Dans l'ombre pâle du crépuscule, on aperçoit une femme qui descend péniblement de la voiture. C'est la fille de la veuve Fayet. Elle arrive de son village lointain. En silence, on s'embrasse. Puis, la femme, à voix basse, avoue:

— J'ai appris la nouvelle, hier matin. Je serais bien venue tout de suite, mais ça coûtait quinze francs d'autobus...

Sur leur couche misérable d'humus, les morts sont seuls, parmi les rondes muettes des chats affamés.



Une vieille paysanne a annoncé, ce matin: — La secrète est venue!...

Car la police, en effet, plus que les habitants du Haut-Arbre, s'inquiète de retrouver l'assassin du cordonnier et de sa belle-mère. Pourquoi a-t-on tué la veuve Fayet et Armand Posteau?

On a parlé tout d'abord d'un crime de rôtisseurs. Les trimards sont nombreux qui parcourent la Beauce et la Normandie à la recherche d'une journée de travail qui leur permettra de vivre une semaine. C'est justement l'époque du battage. La veille du crime, la batterie se trouvait chez Henri Brunot. Ne serait-ce pas un ouvrier qui aurait fait le coup?

Mais tous les ouvriers attachés à la batterie sont des paysans habitant les villages d'alentour. Ils sont tous mis hors de cause.

Les inspecteurs de la brigade mobile courent les fermes, interrogent. Mais en vain...

On émet aussitôt une autre hypothèse: deux chemineaux passant, par hasard, dans le hameau. Voyant la maison isolée, ils entrent et commettent leur forfait.

C'est la thèse la plus facile... Mais elle semble sujette à caution. Le vol n'a pas été accompli. Un seul tiroir a été fracturé chez Posteau. On n'a pas dérobé l'argent, ni le livret de caisse d'épargne où s'inscrivait la somme de quatre mille francs. On n'a pas touché à la montre en or, pendue à la tête du lit.

Et Armand Posteau connaissait ceux qui, en cette soirée tragique, lui rendirent visite. Tout le laisse supposer. Le cordonnier était assis à côté de sa machine à coudre. Face à la porte, il vit entrer ceux qui devaient le tuer. Il dut même bavarder avec eux avant que ceux-ci ne l'attaquent.

Crime de chemineaux?... Nul n'en a vu dans le pays, ni dans la nuit, ni dans la journée.

Alors?...



À la veillée, on s'est réuni chez Mme Jean. On ne pouvait songer à se grouper dans la maison du crime. Il y faisait trop froid et la chambre, encombrée par les deux cercueils, maintenant côte à côte, était trop étroite.

Les morts, cette nuit, seront encore seuls!... Comme ils seront éternellement seuls dans le cimetière planté au milieu des champs déserts, où le vent tord les cyprès noirs.

On a jeté des bûches sur le feu. Les flammes claires dansent sous le manteau enfumé de la cheminée.

Les vieilles, blotties les unes contre les autres, récitent leur chapelet.

Puis, tandis que les bolées de cidre passent de main en main, on parle des défunts. On évoque la bonté de la veuve Fayet qui portait de grands bols de café aux gars travaillant en plein champ, par les rudes journées d'hiver; l'amabilité de Armand Posteau, son ardeur au travail...

— Il y a cinq ans, murmure une vieille édentée, il avait des dettes. Il a tout payé et il a mis quatre mille francs de côté...

— Sa femme, qui est morte — Dieu la garde! — avait de bien beaux bijoux! Des chaînes en or grosses comme le petit doigt, qui pendaient sur la poitrine et venaient s'attacher au gousset. Quand on lui a fait sa toilette funèbre, Armand a voulu qu'on mette tous ses bijoux à la défunte. « Mon pauvre homme, que je lui ai dit, vous êtes fou!... A qui cet argent va-t-il profiter? » Et il a fallu que les fossoyeurs le sermonnent et le



Après le drame, portes et fenêtres furent closes avec de lourdes chaînes.



À même la terre boueuse, les deux corps sont étendus dans leur linceul.

fassent boire pendant une heure pour qu'il consente à reprendre cet or.

— Sa montre, ça vaut de l'argent!...

On a oublié les morts, définitivement. Dans ce coin de terre, où l'homme doit batailler contre la misère, on sent que l'argent est tout.

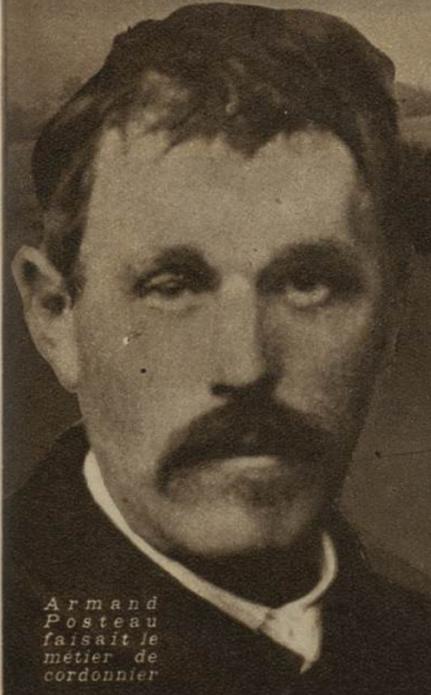
L'argent... l'argent... Les deux victimes de ce drame atroce n'en avaient guère. Mais les autres n'étaient pas plus riches...

Et, de nouveau, on boit. Une femme monte la mèche de la lampe. Les prières reprennent. Dehors, un chien aboie plaintivement. Des ombres passent devant la fenêtre. Hier, on a cru que c'étaient les criminels qui revenaient sur les lieux de leur forfait. Mais, ce soir, on sait que ce sont les policiers...

Ils reviennent, attirés, comme des chiens de chasse, par l'odeur du mystère. La solution de cette énigme sanglante se trouve-t-elle dans une de ces dix maisons qui composent le village du Haut-Arbre?...

M. LECOQ.

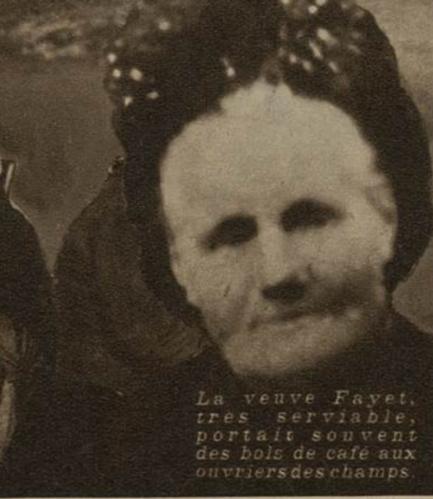
Reportage photographique « Détective » MARCEL CARRIÈRE.



Armand Posteau faisait le métier de cordonnier.



Mme Jean et la voisine qui découvrirent les deux cadavres.



La veuve Fayet, très serviable, portait souvent des bols de café aux ouvriers des champs.



Saint-Etienne (de notre envoyé spécial).

RENDEZ-VOUS, cet après-midi, « chez Fourchette ».

« Chez Fourchette », ce n'est pas une enseigne de restaurant, mais le surnom dont on a baptisé la prison de Bellevue, à Saint-Etienne. Infortunés reporters de l'affaire Bonnet !

Ils avaient au moins, l'autre semaine, pour se consoler de leurs déboires, le petit poêle ronronnant de la salle d'attente, contiguë au cabinet d'instruction de M. Martin. Ce n'est pas que, dans cette salle étroite, empuantie de fumée, ils eussent plus de chance de recueillir les révélations toujours promises, toujours attendues ; mais du moins pouvaient-ils espérer, en s'agglutinant autour du poêle, ne point tout à fait mourir de froid et d'ennui dans le triste et glacial Palais de Justice.

Hélas ! les voici maintenant condamnés à battre la semelle sur le trottoir dans le brouillard. A perte de vue, l'immense rue qui coupe Saint-Etienne en deux aligne ses globes électriques cernés d'un halo de brume. Quelques boutiques, çà et là, trouent de clartés diffuses la nuit grise. Seul, comme par un effet concerté, le fronton du portail de la prison de Bellevue baigne, pareil à celui d'un théâtre un soir de première, dans une lumière plus vive.

Première ? Oui, première confrontation. Première épreuve décisive dans la lutte engagée contre Bonnet. L'homme enfermé depuis trois semaines derrière ces murs et ces grilles va-t-il enfin parler ?

Va-t-il se défendre, pousser ce grand cri de révolte que même les bêtes injuste-

Tandis que Catherine Denuzières parle trop et se contredit, Bonnet, plus malin, se tait obstinément et feint d'être aphone devant deux témoins M. Chassigneux (à gauche) et Mlle Cotte.

ment frappées jettent vers le ciel, ou bien t-il plier les épaules, s'incliner devant le glaive et jeter bas le masque ?

Voilà trois semaines que pèsent sur sa tête les soupçons les plus graves : on l'accuse d'avoir tué une marchande foraine et l'avoir tuée avec un atroce raffinement, puis, que, sauf les traces de ligotage aux poignets, de coups d'ongles au visage, rien n'aurait pu différencier ce crime d'un accident. On l'accuse — non officiellement encore, mais assez ouvertement déjà — d'avoir fait disparaître une autre femme, en l'étranglant d'abord, puis en jetant son cadavre dans le Rhône. On établit que ces deux crimes sont liés l'un à l'autre. Mieux encore, on trouve autour de ce homme, dans le sillon de cet homme, d'autres morts mystérieuses, d'autres drames singuliers, d'autres crimes inexpliqués. Où qu'on jette le regard, dans le passé ou dans le présent de l'inculpé, tout devient trouble, incompréhensible, suspect, accusateur...

Est-il possible qu'un tel homme, s'il est seulement la victime d'un tragique enchaînement de coïncidences, ne se hâte pas de dissiper les terribles soupçons qui l'accablent, qu'il continue à choisir pour seule arme de défense le silence, et qu'il se mure, comme un mort vivant, derrière ce silence ?

C'est vrai. D'autres inculpés fameux, qui se disaient innocents, ont, avant Bonnet, choisi cette tactique. Ils ne parlaient pas ou parlaient peu, laissant croire qu'ils détenaient un secret et que ce secret paralysait leur défense. Landru fut l'homme du silence, ou plutôt de demi-silences. Du moins, lui, venait-il de bonne grâce s'asseoir devant le bureau du juge. Aux questions qu'on lui posait, il répondait alors par des sourires, lâchait parfois une riposte irritée, puis, de nouveau replié sur lui-même, regardait narquoisement le magistrat derrière ses lunettes et reprenait son rôle :

— Comment voulez-vous que je sache ? Je n'ai rien à dire. C'est à vous de prouver.

Durant deux ans, Landru n'eut pas d'autre système de défense, et quand, à la première audience des assises, son interrogatoire eut pris fin, il laissa tomber d'une voix lente et grave :

— Je n'ai pas parlé pendant l'instruction, je ne parlerai pas davantage ici, la galanterie m'oblige à me taire obstinément.

Ainsi Bonnet, qu'on a d'abord rapproché de Sarret, en raison de leur commune habileté en procédure, rappelle aussi Landru par son obstination au silence. Un Landru qui aura perdu le goût de l'ironie et qui relirait chaque jour le Code de la justice comme on relit un bréviaire. Un Landru dont le secret magique n'appartiendrait pas aux rêves d'amour de ses victimes, mais à leurs rêves d'argent.

Le duel que soutint contre le séducteur tragique le juge d'instruction Bonin dura deux ans. Le duel aussi étonnant qui s'est engagé entre M. Martin, le juge de Saint-Etienne, « Bonnet « roi de la procédure », « prince de chicane », ne fait que commencer. Les plus optimistes n'osent prédire sa durée.

Au moment où j'écris ces lignes, dix-huit journées d'instruction se sont déjà écoulées. Je voudrais, avant d'aller plus avant, faire le point et vous montrer cette fois l'affaire Bonnet, non pas dans sa « substance », mais dans son instance. Je voudrais, en reprenant l'affaire depuis le moment où elle a été « montée », essayer d'en éclairer les dessous, d'en faire apparaître les soudures et les failles.

■ ■ ■

Le 9 novembre, découverte, en contre-bas de la route de Lyon, à six kilomètres de Saint-Etienne, du cadavre de Marie Moulin. L'autopsie révèle qu'il y a eu crime, avec l'intention de faire croire à un écrasement accidentel.

Première remarque : on oublie, comme d'habitude, de prévenir la brigade de police mobile. Quand son chef, M. Quérillac, et son collaborateur, le commissaire Barnaud, arrivent sur les lieux, la victime est autopsiée, mise en bière. Les premières constatations, précieuses en matière criminelle, leur ont échappé. Ils doivent s'en tenir à celles qui ont été relevées par les gendarmes de Terre-Noire.

On ne perd pas de temps, cependant. Le juge d'instruction commis, M. Martin, perquisitionne au domicile de la victime, et y découvre, par de nombreux papiers, que Marie Moulin était en relations suivies avec Char-

On attend cette semaine, avec impatience, le rapport du docteur Locard qui doit examiner une corde saisie à Vinay...

...et certains poils gris trouvés sur les coussins de l'auto de Bonnet, et qui pourraient être les cheveux de Marie Moulin.

Bonnet n'est venu qu'une fois au Palais de Justice. Le voici, faisant les cent pas dans la cour du Petit Dépôt, et méditant une réponse qui sera une dérobade : Je n'ai rien à vous dire. Prouvez que j'ai tué Marie Moulin ! Prouvez que je suis un assassin !



Bonnet. Les affaires qui lient la marchande foraine à l'ex-avocat ne sont pas claires. Bonnet, d'autre part, n'est pas un inconnu. Ses multiples procès, sa réputation d'homme d'affaires véreux et retors ont maintes fois attiré l'attention sur lui. Enfin, coïncidence plus grave encore, non seulement Bonnet est un de ceux sur qui, à la suite du meurtre de Mme Hodoyer, l'enquête a fait peser les plus lourds soupçons, mais justement Marie Moulin a été dénoncée cinq ans avant comme étant la mystérieuse inconnue venue chercher chez elle, pour la conduire au mortel guet-apens, Mme Hodoyer.

Il faut donc, à tout prix, retrouver ce Bonnet dont le passé est si trouble, dont la vie est encore si singulière, dont les ressources sont si imprécises. Il faut l'entendre, lui faire préciser son emploi du temps, du dimanche 5 novembre (jour où Marie Moulin quitta Saint-Etienne) au jeudi 9 (jour de la découverte du cadavre de la foraine près de la Maison Rouge).

Mais où est-il ? Bonnet a vingt domiciles, ou plutôt vingt adresses. Ses créanciers, eux-mêmes, ont renoncé à lui adresser du papier timbré.

M. Martin lance coup de téléphone sur coup de téléphone à la brigade mobile. Le commissaire Barnaud se met en chasse et deux jours après tombe nez à nez, dans les rues de Grenoble, avec Bonnet.

— Le hasard fait bien les choses, fait le commissaire, j'aurais justement quelques renseignements à vous demander.

— Des renseignements ? ronchonne Bonnet. Je n'ai pas de renseignements à fournir à la police. Je vous salue bien, monsieur le commissaire.

M. Barnaud fait informer M. Martin, qui réplique :

— Je vous envoie télégraphiquement un mandat d'amener.

L'après-midi, M. Barnaud revient à la charge, retrouve Bonnet qui semblait l'attendre, et brandit le télégramme.

— C'est bien ! dit Bonnet, le prenant de très haut ; puisque vous avez un mandat, je ne dirai plus rien. J'ai de quoi démontrer *matématiquement* mon innocence. Mais j'attendrai, tout d'abord, qu'on prouve ma culpabilité. L'avocat Bonnet, un assassin !... Mes amis de Paris — l'un d'eux est un haut fonctionnaire de la Préfecture de Police — vont bien rire ! Ceci dit, je vous suis, Monsieur Barnaud. Je ne vous en veux pas. Vous ne faites qu'exécuter les ordres d'un juge qui se souviendra de moi.

Le soir même, Bonnet et Catherine Denuzières couchaient en attendant la perquisition de Vinay et leur transfert à Saint-Etienne, à la prison de Grenoble. Catherine Denuzières pleurait et vacillait sur ses jambes. Bonnet avait perdu un peu de sa morgue. Cet abattement, cette émotion constituait peut-être, sûrement même, ce moment psychologique que tous les policiers du monde connaissent bien et qu'ils mettent à profit pour sonder leur adversaire, ou porter à sa résistance un coup décisif. Catherine Denuzières eût été chambrière à part. Bonnet, de son côté, eût été cuisinier. Aucune communication n'aurait pu avoir lieu entre les deux inculpés. Bonnet eût été lassé de son mustisme avant d'avoir usé la patience de ses enquêteurs. Catherine, brisée d'émotion, eût peut-être cédé. L'affaire eût fait, en tout cas, ce soir-là, un grand pas.

Mais le commissaire Barnaud ne pouvait se charger d'une telle besogne. La loi nouvelle interdit tout interrogatoire d'inculpés, hors de l'instruction. Le mandat d'arrêt, qui avait fait mettre sous les verrous Bonnet et sa maîtresse, écartait d'eux les dangers d'un interrogatoire brusque et prolongé. L'affaire, dès ses débuts, s'embourbait, pour le plus grand plaisir de Bonnet, dans les ornières de la procédure.

Pourtant M. Martin veut faire vite : le 7 novembre, perquisition à Vinay, en présence des inculpés. Puis il faut attendre le transfert du couple, de Grenoble à Saint-Etienne. Les formalités de ce transfert demandent trois jours pleins. Le lendemain, Bonnet, après avoir subi l'interrogatoire d'identité, est officiellement inculpé du meurtre de Marie Moulin. Catherine Denuzières est inculpée de complicité. Tous deux désignent — première habileté — un seul et même avocat : M^e Charles Lambert, du barreau de Lyon. Le principe de l'instruction

contradictoire, est, de ce fait, singulièrement compromis.

Qu'importe ! M. Martin, qui perd là un atout précieux, ne se décourage pas. Il n'attend que vingt-quatre heures pour engager l'interrogatoire sur le fond. Il s'attaque d'abord à Catherine Denuzières, qu'il sent moins résistante. L'interrogatoire porte naturellement sur l'emploi du temps du couple du 1^{er} au 8 novembre : Catherine, volubile, assure que, durant cette période, Bonnet, souffrant, n'a fait que de très courtes absences, qu'il n'est pas allé à Paris depuis l'éché.

— Voici pourtant, réplique M. Martin, un chèque signé par Bonnet le 4 novembre, à Paris.

— C'est vrai, rectifie Catherine, il s'est absenté. Mais je ne savais pas où il était allé. C'est même pourquoi, le dimanche 5, à son retour, je lui avais boudé, parce qu'il ne m'avait rien dit de ce qu'il avait fait durant cette absence.

Second interrogatoire. Les journaux, le matin, annoncent que la brigade mobile a établi le séjour de Catherine, du 3 au 5 novembre, dans un hôtel de Voiron, pendant le voyage de Bonnet à Paris. Catherine, miraculeusement, retrouve ce jour-là, dans sa mémoire, et les détails de son séjour à Voiron, et les détails du voyage de Bonnet à Paris.

Le juge marque un point. Catherine Denuzières avait menti dans son premier interrogatoire. Pourquoi ?

Et Bonnet ? Que va dire Bonnet, devant les variations de sa maîtresse ? M. Martin le convoque. Bonnet fait répondre qu'il se purge. M. Martin, patient, attend que la purge délivre l'ex-avocat de ses embarras, et lui fixe un nouveau rendez-vous. Cette fois, Bonnet est alité. Il s'est fait admettre à l'infirmerie de la prison...

Cependant d'importants témoignages sont entre temps parvenus au cabinet du juge. Un voisin de Bonnet, M. Chassigneux, directeur de l'école de Vinay, affirme avoir rencontré Bonnet dans son auto, le soir du dimanche 5 novembre, à deux kilomètres de Vinay. Bonnet n'était pas seul. Une femme, qui n'était pas Catherine Denuzières, se trouvait à l'intérieur de la voiture. N'était-ce pas Marie Moulin qui, précisément, ce jour-là, avait quitté Saint-Etienne vers une heure de l'après-midi ? Deux autres témoins, Mlle Jourdan et Mlle Serrières, affirment avoir vu, dans les premiers jours de novembre, une femme à cheveux gris se promenant, dans le jardin de la villa de Bonnet, avec Catherine.

Un facteur déclare enfin qu'il a vu, vers la même époque, une auto rentrant chez Bonnet, vers six heures du matin. Etait-ce là le retour du lugubre transport du corps de Marie Moulin de Vinay à la Maison Rouge ? On comprend la hâte fébrile du juge à éprouver la solidité de ces nouveaux témoignages dans une confrontation générale.

Bonnet souffrant ne peut venir au Palais ? Alors, on fera venir les témoins à la prison de Bellevue. Les voici. Ils sont huit. Le jardinier Volmat, le garagiste Marquet, la bonne de M. Chassigneux, Mlle Cotte, et son cousin M. Touret, se sont joints aux quatre autres. Le portail de la prison s'entr'ouvre et se referme sur le groupe. On a fait lever Bonnet. Il avance dans le parloir, chaussé de pantoufles, à pas feutrés. Est-ce lui l'homme qui, par un soir pluvieux, transportait une femme dans sa voiture ? Est-ce Marie Moulin, la femme à cheveux gris, qui fut aperçue le lendemain, en compagnie de Catherine Denuzières, dans le jardin de la villa ?

Bonnet parle, mais à voix basse, mourante. C'est pour dire qu'il est aphone et qu'il ne peut répondre.

Bonnet, pour mieux observer le silence qu'il s'est imposé, a perdu sa voix. Il ne la recouvrera qu'après le départ du juge et des témoins, et ce sera pour dire, plein d'assurance : — C'est fini. Ils ne m'auront jamais !...

Jamais ?

Je plaindrais M. Martin s'il n'avait, pour confondre Bonnet, que les témoignages sans doute intéressants, mais imprécis, des gens de Vinay. Bien sûr, on peut en conclure qu'une femme à cheveux gris a été vue chez Bonnet au début de novembre (le 7, précise Mlle Serrières) et ce n'est déjà pas mal. On peut en retenir encore que, si Bonnet a transporté le corps de Marie Moulin dans la nuit du 7 au 8, il a pris beaucoup de soin, le 7 au soir et le 8 au matin, à faire constater par son garagiste l'indisponibilité de sa voiture. Ce qui est assez dans la manière d'un homme qui a l'habitude de tout « maquiller ». On peut enfin remarquer que, si Bonnet s'en tient à la formule du silence, Catherine Denuzières, qui parle volontiers, accumule les erreurs, les contradictions et les mensonges. Ce n'est pas tout, d'ailleurs. M. Martin attend, cette semaine, les résultats des expertises du docteur Locard (cordelette saisie à Vinay et qui pourrait avoir servi à ligoter Marie Moulin, longs poils gris ramassés sur les coussins de la voiture de Bonnet et qui pourraient être les cheveux de la foraine) et ces résultats peuvent être décisifs.

Mais M. Martin doit tenir en réserve des charges plus précises. Seulement, fin joueur, le magistrat ne veut pas gaspiller la partie en abattant, d'un seul coup, tous ses atouts. La véritable physionomie de Bonnet commence seulement à se dessiner, à travers l'hallucinante atmosphère de mystère qui l'enveloppe. Ses traits s'éclaircissent d'une lueur nouvelle. Le dossier qui poursuit Bonnet depuis la guerre se gonfle chaque jour de pièces capitales. Et, si assuré qu'il soit de lui-même, il ne peut s'en tirer, car l'engrenage de la Justice qui l'a coïncé ne le lâchera plus.

Bonnet, inculpé de l'assassinat de Marie Moulin, a d'autres comptes à rendre. Déjà, après Saint-Etienne, Lyon le réclamera en ouvrant l'instruction de l'affaire Hodoyer. Mais il faudra, à la faveur de ces deux instructions retentissantes, mettre à jour l'homme et sa bande. Il y a dans cette affaire énorme tout un réseau de complaisances morales ou conscientes, sinon dans l'exécution du crime, du moins dans les singuliers concours dont a toujours bénéficié, un peu partout, l'astucieux aigrefin.

Quand M. Martin aura prouvé que c'est bien Bonnet l'assassin de Marie Moulin, quand il aura démontré que Bonnet devait automatiquement, le jour où elle devenait gênante, supprimer celle dont il avait fait sa rabat-teuse, M. Martin aura gagné la partie la plus difficile.

Mais il restera, si Bonnet est confondu, à suivre le fil qui relie le drame de la Maison Rouge aux autres drames qui entourent la ténébreuse existence du diabolique homme d'affaires. Il restera à démontrer qu'il est le machiavélique auteur du meurtre de Mme Hodoyer. Il restera à expliquer pourquoi ce conseiller, mauvais payeur, fut presque toujours le mauvais génie (c'est l'expression même de Mme Granger, la sœur de Marie Moulin) des gens dont il prenait en mains les intérêts et dont il obtenait des procurations signées.

C'est Henri Denuzières, l'un des frères de Catherine, qui meurt, après un séjour chez Bonnet, d'une attaque de paralysie. Sa veuve réclame la part de succession revenant au défunt. Cette part est bloquée par Bonnet. C'est M. Récamier, le soldeur qui eut Marie Moulin à son service, qui avait confié ses intérêts



Quand Marie Moulin n'était encore qu'au service du soldeur Récamier.

à Bonnet, et qui meurt dans les mêmes circonstances, après un séjour au château de Brus. C'est Mme Dumas, la concierge, qui recevait le courrier de Bonnet, qui accuse l'avocat d'avoir tenté de l'empoisonner, et d'avoir, elle aussi, subi les premières atteintes d'un mal mystérieux.

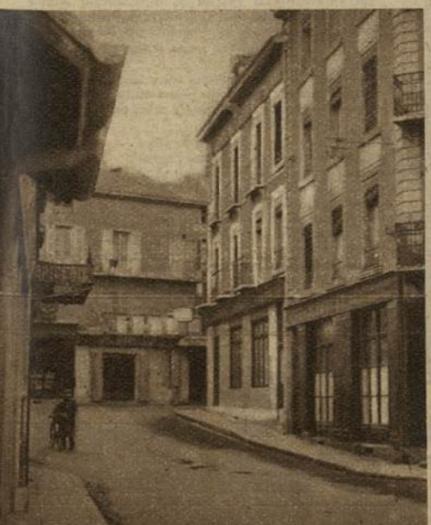
Au contact de Bonnet, tout, par un curieux hasard, s'obscurcit, devient étrange. Mais il se tire chaque fois, à son avantage, des situations les plus troubles. Cent cinquante-sept plaintes d'avoués, de notaires, d'experts en assurances le poursuivent d'adresse en adresse. Bonnet jongle avec les papiers timbrés, joue à cache-cache avec la Justice, et subjugué la confiance de nouvelles victimes.

Bonnet, c'est le drame de la confiance, de l'argent, du grimoire judiciaire. Son insolence est faite du bénéfice de la singulière impunité dont il bénéficie si longtemps et que lui auraient valu de hautes protections. Son silence est celui de l'homme enfin traqué, qui joue sa dernière carte et qui croit encore à sa chance...

(A suivre.) Marcel MONTARRON.

LE SILENCE DE BONNET

Catherine Denuzières a dû reconnaître avoir séjourné du 3 au 5 novembre à Voiron, pendant le voyage de Bonnet à Paris.



Les huit témoins de Vinay, convoqués par M. Martin, juge d'instruction, cernés à leur arrivée par les journalistes, se restaurent, avant d'être confrontés avec Bonnet et Catherine Denuzières, dans un café voisin de la prison de Bellevue

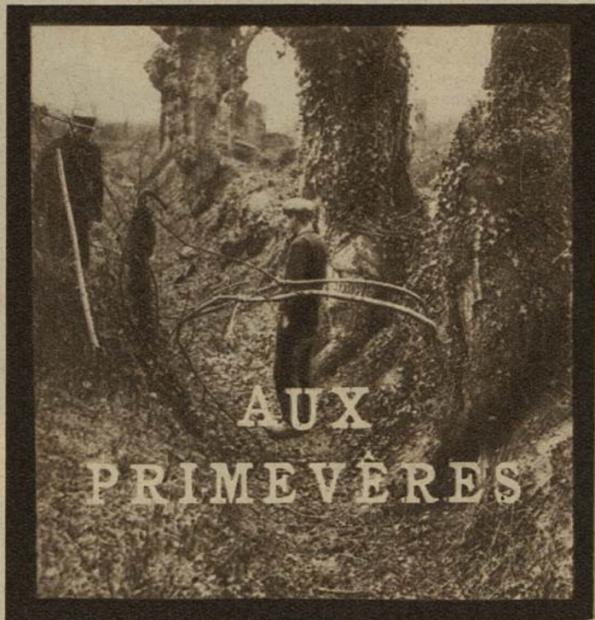


Le garagiste Marquet, par qui Bonnet fit examiner sa voiture, en insistant sur l'indisponibilité de la batterie.



FATS DIVERS

LE VAMPIRE



AUX PRIMEVÈRES

Dans un fossé que gardait une armée de saules nouveaux, on découvrit le cadavre mutilé de la fillette.

Angers (de notre envoyé spécial).

Le président des Assises se leva et lut la sentence. Pierre Gueurie, trente et un ans, garçon épiciériste, coupable de l'assassinat de la petite Simone Soleau, était condamné à mort.

L'homme ne bougea pas. Dans la salle, il y eut un remous. Puis, des applaudissements éclatèrent. Le public, à grand renfort de mains, applaudissait non la mort de cet homme, mais le châtimement de son crime épouvantable.

Et je me souvins, à cet instant, de la foule déchaînée qui, au mois d'avril dernier, battait les murs du Palais de Justice. On avait amené le monstre, menottes aux poings, dans le bureau du juge d'instruction, M. Pichot de Champfleury. L'interrogatoire commençait. Comme le cabinet du magistrat se trouvait au rez-de-chaussée et que les hautes fenêtres prenaient jour sur la place, je vis les visages s'écraser contre les vitres. Des poings se tendaient, menaçants. Des cris montaient.

Les gendarmes durent refouler ceux qui exprimaient aussi violemment leur indignation. On redoubla le service d'ordre. Les volets furent poussés contre les fenêtres et c'est dans la nuit que l'interrogatoire se poursuivit.

Les questions et les réponses se succédaient dans un rythme pressé. Une rumeur arrivait assourdie, dans le cabinet du juge. Sans relâche, le peuple, avide de justice, hurlait déjà :

— A mort !... A mort !...

Pierre Gueurie a regagné la prison d'Angers. Il n'en ressortira que par un matin blême, pour se retrouver en face de cette même foule, silencieuse et groupée autour de la guillotine.

En attendant, dans le calme de sa cellule, le vampire aux primevères ne peut oublier

L'ombre monstrueuse de Gueurie, le vampire (ci-contre), n'obsédra plus les écolières angevines.

son forfait. Il revoit cette soirée d'avril, toute fleurie d'un printemps nouveau-né. Sur la route de Saint-Barthélemy, au Petit-Montgazon, des enfants revenaient de l'école. Parmi eux, une fillette de six ans, la petite Simone Soleau. C'est sur elle que le vampire, qui sentait monter en lui le désir du viol et du meurtre, porta son choix.

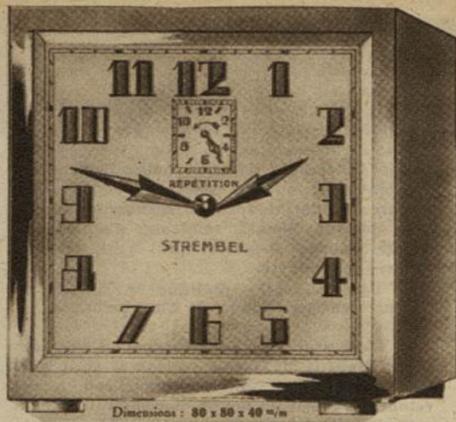
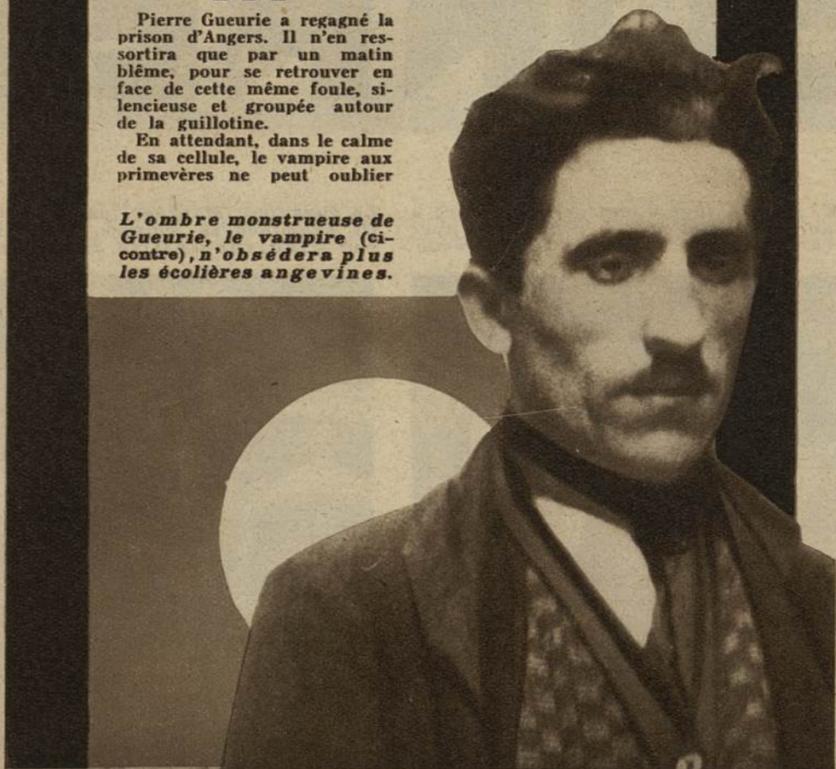
— Viens cueillir des primevères, lui proposait-il. Quelques heures plus tard, la mère, inquiète de son retard, alerta les voisins. On fit des recherches. Dans un fossé que gardait une armée de saules nouveaux, on découvrit le cadavre de la fillette. Elle avait été odieusement mutilée. La tête avait été à demi-tranchée.

Mais le vampire aux primevères n'en était pas à son coup d'essai. En 1927, rue Port-de-l'Île, n'avait-il pas tenté d'assommer la petite Ferret, qui lui résistait ? En avril 1932, sortant de Fontevrault, où il venait de purger une peine de trois ans, n'avait-il pas senti ses monstrueux instincts se manifester de nouveau ? La petite Simone Fouillard, de Sarrigné, avait failli être sa victime.

Un autre soir, dans un escalier de la rue des Poëliers, il porta un coup de couteau à Lucette Joret, une enfant de onze ans...

Le monstre va bientôt expier son crime. Le printemps reflurira dans les chemins creux : mais les écolières ne verront plus se pencher sur elles l'ombre de cauchemar de Pierre Gueurie, le vampire aux primevères.

Luc DORNAIN.



Dimensions : 80 x 80 x 40 mm

Ecrin chapelle de luxe en Suéline : Prix en supplément : 20 fr.

NOUVEAU RÉVEIL

à répétition, de haute précision
Marque "STREMBEL"
avec chiffres et aiguilles lumineux

Boîte cubique en Métal CHROMÉ de 1^{re} qualité sur plots. Cadran aluminium inoxydable avec chiffres et aiguilles lumineux. Sonnerie brevetée à répétition, fonctionnant 5 fois à intervalles de 20 secondes. Echappement silencieux sur pivots. Balancier monométallique. Spiral antimagnétique. Mouvement doré à double barillet. Ponts séparés. GARANTI 10 ANS contre tout vice de construction (sauf fractures).

N° 1. Avec mouvement de bonne qualité... 130 fr.
N° 2. Avec mouvement de qualité extra... 150 fr.

Payables 10 frs par MOIS
(Au comptant 10 % d'escompte)

BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'adresser votre nouveau réveil à répétition, marque "STREMBEL".

N° 1. Au prix de 130 fr. } Payables 10 ou 15 fr. par mois (au gré de l'acheteur)
N° 2. Au prix de 150 fr. }

N° 3. Monté sur socle au prix de 165 fr. } Payables 15 ou 20 fr. par mois
N° 4. Monté sur socle au prix de 185 fr. } (au gré de l'acheteur)

ou au Comptant avec 10 % d'escompte. (rayer les mentions inutiles)

le 1^{er} paiement à la réception et ensuite je verserai moi-même chaque mois à la poste au crédit du compte de Chèques Postaux NANTES N° 5324, le montant d'une mensualité.

Nom et Prénoms Le 1933

Qualité ou Profession

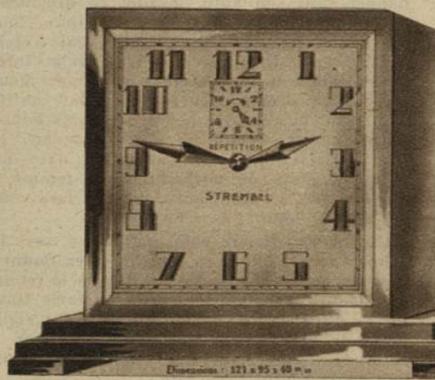
Adresse de l'emploi Signature :

Domicile D

Maison Pierre STREMBEL

Fondée en 1906

LES SABLES-D'OLONNE (Vendée)



Dimensions : 121 x 95 x 65 mm

Envoi franco sur demande de notre Catalogue général contenant : Optique, Horlogerie, Instruments de Musique, Complots, Pardessus, Imperméables, Orfèvrerie, Porte-plume réservoir etc...

N° 3. Avec mouvement de bonne qualité monté sur socle même métal chromé 165 fr.

N° 4. Avec mouvement de qualité extra monté sur socle même métal chromé 185 fr.

Payables 15 frs par MOIS

(Au comptant 10 % d'escompte)

Ecrin chapelle de luxe, en Suéline

Prix en supplément : 30 fr.

L'homme le plus heureux de la terre

Et il a 70 ans !

Cet homme n'a plus de rhumatismes. A 70 ans, il dort, boit et mange bien. Il se considère comme l'homme le plus heureux de la terre. Nous reproduisons textuellement sa lettre :

« Voilà deux grands flacons de Sels Kruschen que je prends sur les conseils de ma nièce et, depuis, je vais chaque jour de mieux en mieux. Il y a peu de temps encore, je souffrais de rhumatismes articulaires qui m'empêchaient de dormir. Maintenant, je dors, bois et mange comme par le passé, quoique âgé de 70 ans. Je suis l'homme le plus heureux de la terre. » — L. de N., Rouen.

Les Sels Kruschen stimulent toutes vos fonctions. Ils obligent, doucement mais sûrement, votre foie, vos reins, votre intestin à vous débarrasser des déchets et impuretés, notamment de l'acide urique, cause reconnue des rhumatismes. Votre sang se trouve ainsi purifié, vivifié, et il vous remplit, de la tête aux pieds, de cette merveilleuse sensation de force et de bien-être que connaissent tous les habitués de Kruschen. Dès demain, commencez à prendre votre « petite dose », c'est une nouvelle vie qui commencera pour vous.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et active repousse. l'envoi GRATUIT et FRANCO. livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombres situations admirables. — Secur HAYDÉE, « Les Bourdottes-Saint-Agne », TOULOUSE.

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'« Union Nationale », seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corres. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EL), Londres W. 1

QUE VOUS RESERVE L'AVENIR ?



GRATUITEMENT, le Célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu, vous le dira. Maître des Secrets de l'Égypte Antique, le DON MERVEILLEUX qu'il possède de lire le PASSÉ et L'AVENIR des destinées humaines est saisissant ; grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE AIMER de L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Madame, Mademoiselle ou Monsieur, indiquez votre NOM, Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez, si vous le voulez bien, 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND, Service I. G., 25, Galerie des Marchands, Paris (8^e).

GRATIS ! ET A NOS FRAIS !

VOUS AUREZ LA RÉUSSITE EN TOUT Amour, Santé, Bonheur parfait tout vous sourira quand vous possèderez la FLEUR IRRADIANTE

Cette Fleur Éternelle au parfum magique, lumineuse dans la nuit, cette merveille sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité, d'après les rites millénaires de l'Égypte et les immuables principes astrologiques des Magas.

Sûr de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Choisissez la fleur que vous désirez, rose ou œillet blanc. Pour toute demande je joudrai à l'envoi un horoscope détaillé et un portrait graphique GRATUITS.

Ainsi, guidé par les directives de votre horoscope et protégé par la fleur irradiante, vous verrez votre vie s'éclaircir et à l'avenir tout vous réussira.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3 fr. en timbres pour frais divers d'envoi.

Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Nombreuses illustrations



La Fleur Irradiante, serv. T., Rue Franklin, 30, LYON

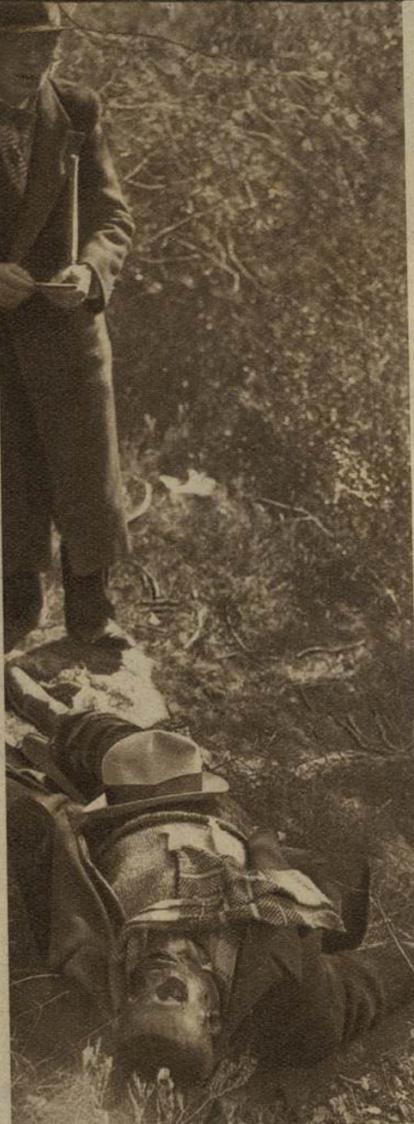
LA MORT DU NERVI



M. Emile Roux (au centre), juge d'instruction, et trois inspecteurs surveillent étroitement Ospizzi (à droite), chez qui vient d'avoir lieu une perquisition infructueuse.



L'actif commissaire de police de Toulon, M. Susini, cherche à percer ce mystère.



Les broussailles avaient déjà poussé autour de la charogne abandonnée.

Qui avait tué « François » ? Quel que soit le peu d'intérêt que puisse susciter la mort d'un mauvais garçon, il est de toute nécessité qu'un meurtre soit puni et la justice satisfaite. Les « maisons » où le « milieu » stagne durent s'ouvrir aux policiers.

Ils n'y trouvèrent que mutisme... François Magaja n'était pas né dans le « milieu », mais le « milieu » l'avait adopté. Sa famille était honorable : il avait été en passe d'avoir une excellente situation. Il commença par préférer vivre des femmes. Puis il suivit la route normale des dévoyés, devint cambrioleur, pourvoyeur des maisons de plaisir, trafiquant de stupéfiants, voire vendeur de jeunes femmes aux marchands de Rio, quand la traite valait, en Amérique du Sud, des mines d'or. Le cambriolage d'une grande bijouterie de Toulon faillit en faire une vedette de la correctionnelle. Un alibi lui permit d'échapper à cette triste popularité. Il quitta Toulon. On le vit à Digne, à Nice. Il fréquenta dix bandes de pirates. Un petit cambriolage le fit « pincer ». On l'emprisonna pendant dix-huit mois. Il fut libéré, mais il devait à nouveau répondre d'un vol devant la Cour d'assises des Basses-Alpes, ce que lui a évité son « exécution ».

On se renseigna sur son existence récente. Son retour à Toulon, il y a à peine quelques mois, avait coïncidé avec un vol au préjudice de M. Bourjaillat, joaillier ; mais, interrogé sur ce délit, il avait trouvé, parmi les mauvais garçons, des témoins en nombre suffisant pour qu'on ne pût suspecter sa bonne foi. Il se « detendait », d'ailleurs, par d'autres moyens que le vol et la prostitution.

François Magaja avait loué, dans la vallée des Dardennes — site agréable des environs de Toulon — une maisonnette nichée au milieu d'un bois de pins. Il y recevait d'étranges visites. Il ne la quittait qu'à la nuit. Ses voisins, intrigués, avaient la conviction qu'il achetait et vendait de la drogue aux marchands de paradis artificiels.

C'était vrai. Et, quand il venait à Toulon, François Magaja se perdait dans les ruelles de la basse ville, livrait sa « camelote » à ses clients et à ses clientes, et ne les quittait que pour aller retrouver une maîtresse qui a peut-être joué un rôle primordial dans les derniers jours de son existence.

« Cherchez la femme ! ». C'est un axiome essentiel de police. La maîtresse de Magaja devait permettre d'apprendre que « François », son amant, avait gagné la haine de l'homme à qui elle appartenait avant lui et à qui il l'avait prise. Vengeance du « milieu ». Le crime avait maintenant une signature. On apprit, en outre, que, dans ses trafics douteux, « François », fort de sa brutalité et de son adresse aux armes, ne craignait pas de s'attribuer la part du lion. Enfin, il avait pris part à l'enlèvement de la belle Germaine Pinceel, une fille fatale, à cause de qui Albert Boissier, un mauvais garçon de Paris, son amant d'alors, fut tué en août dernier par Pietri-le-Corse.

Drame inouï de brutalité et d'audace. On y vit surgir des personnages extraordinaires de la faune morbide de Toulon et de Paris. La victime, Albert Boissier, était un dévoyé qui, pris d'amour pour Germaine Pinceel, était entré dans le « milieu » pour n'en plus sortir. Il pardonnait tout à cette blonde aguichante, ses caprices, voire ses trahisons, et paraissait décidé à tout pour la conserver, fût-ce au crime. La « Grande Germaine » l'ayant quitté pour suivre Simon Pietri à Toulon, alors qu'il purgeait une peine de prison, Albert Boissier la chercha, la trouva, la convoqua dans un bar. Il y avait amené aussi trois amis sûrs. Un taxi stationnait devant la porte. Ils y poussèrent la fille volage, l'enlevèrent. Albert Boissier consigna l'événement dans une lettre jetée à la poste, portant l'adresse de Simon Pietri : « J'ai repris Germaine. Si ça ne te plaît pas, viens à Paris, nous nous expliquerons ». L'explication ne tarda pas. Le drame eut lieu à Paris, à la Choise Dancourt, en août. Albert Boissier y buvait, à la terrasse. Une auto s'arrêta devant sa table. Simon-le-Corse en descendit. L'amant de Germaine entrevit l'attaque. Il n'eut pas le temps de se défendre. Quatre balles le « descendirent ». Germaine-la-Blonde ne put que se pencher sur lui...

Simon-le-Corse avait fait mouche à tout coup ; d'autres exécutions suivirent. On ne saurait dire si l'ombre de Germaine continuait à peser sur ces drames. Un de ses compagnons de Toulon — compagnon de l'enlèvement ? — fut abattu, une nuit, par un inconnu, rue Dumont-d'Urville. Le tour de « François » allait venir...

Tout ce qu'on a pu savoir sur les dernières rencontres de « François », c'est que, le soir possible du drame, il emprunta un pardessus à l'un de ses camarades de bar.

« J'ai rendez-vous avec « le Blond » pour une affaire, dit « François ». Prête-moi ton vêtement. Je te le rendrai demain... »

Il ne le rendit pas, et pour cause ! On rechercha « le Blond ». Il se nommait Barthélemy Ospizzi. Il avait été l'objet d'un interrogatoire, comme « François », au moment où cinquante mille francs de bijoux avaient été

dérobés à M. Bourjaillat, le joaillier de Toulon. Barthélemy Ospizzi, comme François Magaja, avait été compromis dans plus d'une affaire suspecte. Vivant de rapines, comme tous les mauvais garçons, la chance l'avait protégé, jusque-là, contre l'action de la justice. On trouva dans ses poches un journal où la mort tragique de « François » était relatée. Sous la photo même du mort, Ospizzi avait tracé trois mots à l'encre violette : « A conserver éternellement ! »

On interrogea Ospizzi. Il avait eu, quelques semaines avant le drame, de vives discussions avec le nervi assassiné, au sujet d'un partage... Et de quel partage !

Il nie. Il indique les bars du vieux quartier où il s'attarda, tandis que, dans les bois de Revest, François Magaja subissait son châtiment.

— Demandez à la grosse « Margot », dit-il. Elle vous dira que j'étais auprès d'elle...

On interroge la compagne de « François ». Elle sait plus de choses secrètes qu'elle ne veut bien en dire. Parlera-t-elle ? Elle se tait... La loi du « milieu » est surtout faite de lâcheté. Se taire ou risquer de mourir, c'est l'alternative à laquelle doivent se soumettre ceux qui ont admis la contrainte des bas-fonds.

...Or, ils ont avant tout le désir de vivre. — « François » est mort ! murmure-t-on dans les bouges de Toulon, avec de bonnes voix que pimente l'assent.

Ce pourrait être une oraison funèbre. Mais, au fond des poches, on palpe les revolvers. Le sang appelle le sang. Après Albert Boissier, l'homme de la belle Germaine, François Magaja, leur ami !...

Qui va suivre ?... Léon CONIL.

Au moment où Magaja (ci-dessous) s'écroulait dans les bois où les croque-morts vinrent enlever son cadavre (en bas), Ospizzi assure qu'il était chez « Margot ».



Toulon (de notre correspondant particulier).
U flanc des collines de Broussau et du Mont-Caume, près de Toulon, les bois de Revest élèvent leurs groupes d'oliviers et de pins où le feu a, hélas ! fait des coupes dévastatrices. Pittoresques, désertiques, ils ont été à l'origine de bien des légendes, et on sait notamment que le bandit Gaspard de Besse y consuma plus d'un enlèvement criminel. Les cris s'y perdent dans l'extrême floraison de la grande faune méridionale. Comment s'étonner que leur silencieuse solitude ait été propice à plus d'un drame ?

C'est là que, le 26 novembre, au matin, une paysanne, Mme Bulla, qui cueillait des champignons, donna du pied dans un cadavre. Un cadavre squelettique. Le mort, étendu sur le dos, avait son bras gauche replié sur sa poitrine, dans une attitude de défense ultime. Il s'agissait d'un homme jeune encore, et tout laissait à penser qu'il avait été assassiné. Il n'y avait pas eu lutte : la victime conservait son cache-nez. Sa cravate n'était pas défaits. Son chapeau était posé en équilibre sur son ventre ; sans doute une attention cynique du meurtrier. Les broussailles avaient eu le temps de pousser autour de la charogne abandonnée.

La police fut prévenue et on ne tarda pas à mettre un nom sur le cadavre : François Magaja, un nervi des basses eaux de Toulon, bien connu chez « Margot », le bouge pour marins ; un habitué des bars de hors-la-loi. Sans doute avait-il été exécuté, selon la règle du « milieu » moderne, c'est-à-dire sans lutte préalable à la « loyale », car les coups dont il était mort paraissaient lui avoir été portés d'un fourré épais. Une balle lui avait traversé la tête, une autre la gorge. Un troisième projectile, dirigé contre sa poitrine, n'avait fait que lacérer ses vêtements, mais François Magaja, quand il le reçut, était mort vraisemblablement...

On examina le sol. François Magaja n'avait pas été tué à la place où on le trouva, mais à quelques centaines de mètres de là, dans un des fourrés les plus obscurs du Revest. L'exécution terminée, on avait traîné son cadavre dans les broussailles...

VI. (1) — NUITS DE NEW-YORK



u coin de la 42^e rue et de la 7^e avenue, un petit œil rouge s'allume, bloquant le fleuve des voitures et des tramways, New-York s'éveille à la vie nocturne.

C'est l'heure où la marée humaine remonte de Wall-Street, de Brooklyn et de Manhattan et déferle sur les trottoirs de Broadway.

Il y avait trois jours que le Paris avait accosté au pier 57. Trois jours que j'arpentais les rues de cette ville monstrueuse qu'est New-York, cherchant à percer son mystère, à connaître sa vie intime.

Je poursuivais, de l'autre côté de la Grande Mare, parmi la rumeur et le vertige de la grande cité américaine, mon enquête commencée sur les quais du Havre.

Le capharnaüm de Jérémie-le-Fripier avait été la première étape de ce voyage vers l'aventure. Il m'avait mis en main la clé de bien des secrets. Grâce à lui, de ce côté-ci de l'Atlantique, bien des portes devaient s'ouvrir.

Je me trouvais dans une *pharmacy*, à l'angle de la 42^e rue, lorsque sept heures sonnèrent. Dans cette immense boutique où il se vend de tout — mais très peu de produits pharmaceutiques — des jeunes filles aux cheveux platinés, juchées sur de hauts tabourets, dégustaient des *ice-cream-soda* ou des *coca-cola*, tout en mangeant des sandwiches garnis de salade, de tomates et de poulet froid.

La porte s'ouvrit. Un homme entra. Il avait le sourire aux lèvres. M'apercevant, il vint rapidement vers moi, la main tendue.

— Bonsoir... Rosy m'a raconté votre histoire... Si je puis vous servir...

Au Havre, j'avais eu Jérémie pour guide. A New-York, je devais avoir Caviggia.

■ ■ ■

— Allons aux *Burlesques*, me proposa mon compagnon. J'y ai rendez-vous. L'endroit vous intéressera d'ailleurs et vous y retrouverez quelqu'un de votre connaissance.

Nous partons. A l'angle d'une rue obscure où de nombreux cars pour Harlem et le quartier chinois attendent, en vain, depuis des heures, de problématiques passagers, un petit music-hall, de pauvre apparence, invite de ses quatre panneaux lumineux les passants à entrer. C'est un *Burlesque*. Les affiches annoncent le spectacle le plus osé et le plus artistique du monde, les femmes les plus belles, les sketches les plus spirituels.

Mais là aussi, comme sur l'industrie, la crise a passé. Non seulement le manque d'argent a sévi, mais aussi, et plus terriblement, le manque d'esprit, d'art et de beauté.

Des femmes viennent débiter, en robe de soirée, des chansons où le sentimentalisme facile succède à la grivoiserie suggestive.

Le public applaudit. Cela signifie, pour la chanteuse, qu'elle doit poursuivre son numéro. Celui-ci consiste en un déshabillage progressif, au rythme d'une musique monotone.

(1) Voir « Détective » depuis le n° 262.

La robe, dont les agrafes sont savamment combinées, cède brusquement et glisse aux pieds de la danseuse. Puis, c'est le tour de la combinaison de soie. La femme n'est plus vêtue que d'un cache-sexe et d'un soutien-gorge de strass.

Le public applaudit plus fort. On entend des rires épais. Avec des gestes de pudeur canaille, l'actrice se libère des lourds tissus brodés de clinquants, seuls gardiens de son intimité. Dans un éclair, elle apparaît nue. Toutes les lumières s'éteignent. De la salle monte un murmure désappointé. On crie, on trépigne. On rappelle la danseuse.

Blonde, brune, châtain ou rousse, les filles ne sont pas belles. Les projecteurs braqués sur leur corps accentuent de leurs lumières blafardes la décrépitude des muscles, exagèrent la couleur fanée de la peau, accusent les seins croulants, les chairs flétries, les fesses ridées.

Seules, les plus jeunes se hasardent sur la passerelle qui traverse la salle de la scène aux loges. Une double haie de rampes électriques les auréolent.

Des vieux messieurs bavent sans retenue. Des adolescents au visage éczémateux rougeoient de désir. Un marin, béret blanc sur le coin de l'oreille, se frappe les cuisses avec frénésie.

— Ah ! ces Parisiennes..., grogne-t-il de joie.

Je sursaute. A l'entr'acte, je comprendrai, quand mon voisin achètera la collection complète des photos de girls. Sous ces nudités, aux poses équivoques, des noms rappelant Paris s'étalent. La grande rousse, au corps laiteux, qui se déshabillait tout à l'heure sur un rythme impertinent, s'appelle Lulu de Montparnasse. La petite blonde, qui figurait la vierge effarouchée, se nomme Gaby de Passy. La noirette, aux jambes torsées, qui dansait avec un marlou une java approximative, se pare du titre de Tata de la rue de Lappe. Toute la pègre parisienne est représentée, et Montmartre, Belleville, la Chapelle et Grenelle semblent avoir délégué, là, leurs ambassadrices du trottoir.

Mais il n'en est rien. Toutes ces *Parisiennes* sont d'authentiques Américaines qui n'ont jamais dépassé la statue de la Liberté.

— Les plus belles femmes de Paris... Les plus beaux spectacles de Paris... Une musique parisienne !... annonce le speaker grimé sur un coin de la scène.

Comme il fait chaud, il a quitté sa veste, relevé les manches de sa chemise et rejeté en arrière son melon gris. Il gueule maintenant dans son mégaphone, vantant le charme d'une revue *parisienne* que l'on va mettre en vente dans la salle. C'est une publication grivoise illustrée de nombreux nus.

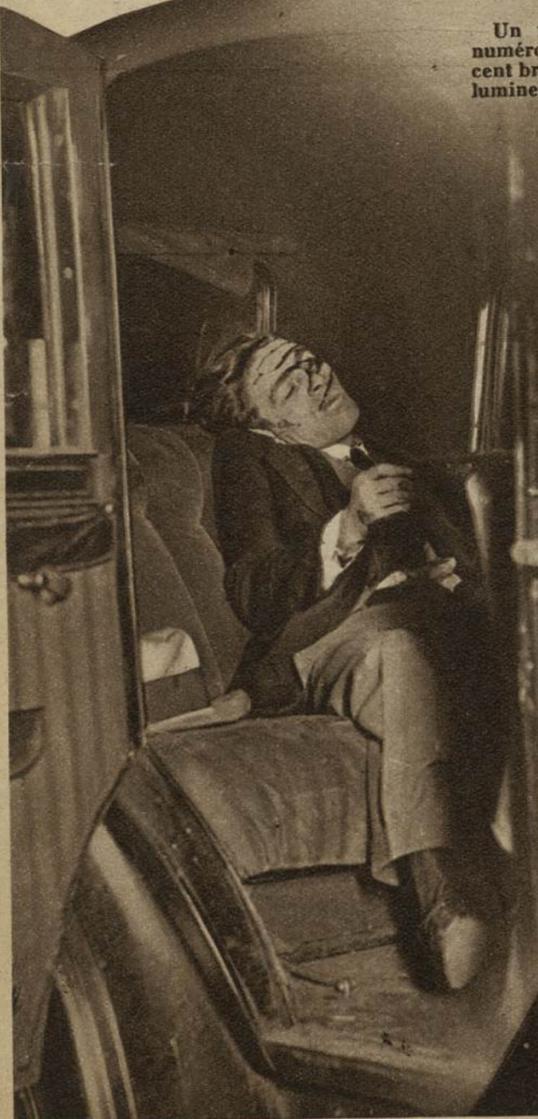
Le spectacle suit son cours. Aux déshabillages, monotones à la fin, à cause de leur uniformité, succèdent des sketches. Les situations sont sans ambiguïté. Les gestes obscènes et les propos graveleux. La pédérastie y joue un rôle prépondérant, et, si le bâton du policeman apparaît souvent, c'est moins pour rétablir l'ordre et faire respecter la justice que pour donner libre cours à des plaisanteries suggestives.

■ ■ ■

Un roulement de tambour annonce un numéro sensationnel. Des projecteurs lancent brutalement, comme des coups de poing lumineux, leurs jets de lumière sur le rideau

Une voiture d'ambulance sonne à toute volée, réclamant la priorité, et file au secours d'un homme blessé, affalé dans un taxi criblé de projectiles.

Une à une, les fenêtres des buildings s'éteignent. Des phares d'autos crévent la nuit et surprennent des gangsters qui, brownings aux poings, règlent leurs comptes.



PIEGRE DES

trouvé, me servant de guide !... Caviggia que j'avais connu, il y avait deux ans à peine, mécanicien à bord de l'Ille-de-France... Maintenant, homme du monde, arborant la double allure de gentleman et d'industriel... Et Rosy Armstrong, la grande artiste, vedette d'un petit théâtre louche, caché dans le repli d'une rue sans joie !

Caviggia m'entraînait maintenant à travers des couloirs obscurs où l'humidité suintait le long des murs de briques. Le bruit des applaudissements, qui saluait la fin du tableau, s'assourdissait à mesure que nous avançons.

Un bataillon de girls, grelottant sous son vêtement de fard rose, nous dépassa en courant. Nous croisions des machinistes armés de longs portants, ou chargés de spots aux pétales de cellophane.

Enfin, une porte s'ouvrit. Caviggia me poussa dans une loge. Elle était vide. Une table rivée au mur, sous une glace où des photographies collaient des faces blêmes, supportait tout un attirail de maquillage. Rouges, blancs, bistres, les crayons s'étaient en désordre ; les boîtes de poudre, entrebâillées, dévoraient des houpettes de plumes.

— Asseyez-vous, me dit Caviggia. Rosy va venir...

Je pris place au bord d'un divan moelleux recouvert d'un vieux tissu aux teintes passées. Au mur, pendaient des robes et des costumes. Sous la pauvre lumière qui tombait du plafond, les tissus paraissaient élimés, les clinquants ternis, les lamés rougis.

Caviggia, assis sur le bord d'une malle, avait allumé tranquillement sa cigarette.

Soudain, mon attention fut attirée par des bijoux abandonnés dans une coupe de verre. Je ne pus m'empêcher de me lever pour les examiner de près. Ces bijoux étaient identiques à ceux que miss Armstrong portait à la soirée de gala organisée à bord et qui lui furent volés.

Le Corse me regardait d'un air gouailleur :

— Jolie imitation ! me dit-il.

— Mais les bijoux volés ? objectai-je.

Il eut un grand rire et, d'une chiquenaude, cueillit une rose qui trempait dans un verre.

— Il n'y a jamais eu vol. Tout simplement une petite escroquerie. Les véritables bijoux sont restés à Paris, enfermés dans le coffre-fort d'une banque. On avait pris soin, auparavant, d'en faire exécuter deux copies. En voilà une. L'autre a été jetée à la mer, par le hublot. C'est miss Rosy elle-même qui s'est chargée de les faire disparaître avant de simuler l'attentat. Bénéfice : un peu plus d'un million !... J'étais éberlué...

— Mais vous-même ? demandai-je à Caviggia.

— L'air du Havre ne me valait plus rien, répondit-il sur un ton désinvolte. Le métier de bouteilleur était au-dessous de mes capacités. C'est pour quoi le « patron » m'a embauché ici.

« D'ailleurs, j'étais repéré par la police spéciale. Les inspecteurs m'avaient à l'œil. Heureusement,

rien ne

fut découvert à bord de l'Ille-de-France, lors de la fouille qui suivit mon arrestation. C'est ce qui m'a sauvé.

« Et, pourtant, il y avait cinq mille bouteilles d'embarquées. »

— Où étaient-elles cachées ?

— Dans une chaudière éteinte. Mais, pour éviter une curiosité dangereuse de la part des surveillants, un de mes hommes avait allumé une lampe à pétrole dans cette chaudière. La flamme à travers le mica donnait l'illusion d'un feu de mazout en action...

J'hésitai à poser une nouvelle question. Pourtant, elle me brûlait les lèvres.

— Et le petit Breton, veilleur de nuit à la Transat, disparu si mystérieusement ?

L'ancien bouteilleur, posément, écrasa sa cigarette contre le cendrier. Silence. Puis, d'une voix nette, cassante, le masque figé, les yeux impénétrables, Caviggia répondit :

— Je ne sais rien.

Un bruit de pas. Des éclats de rire. Le silence gênant qui venait de creuser un fossé entre nous fut comblé. La porte s'ouvrit, découvrant un envol de chairs nues sur l'écran sale du couloir. Une voix criait :

— En scène !... En scène !...

Rosy Armstrong apparut. Elle portait autour du cou un vieux peignoir de pilou.

— Bonsoir, me dit-elle, en me tendant la main.

Elle paraissait lasse. Assise devant la glace dont l'éclat terne lui renvoyait son image, elle se démaquillait. Le fard rose, sous les coups de vaseline, laissait apparaître la pâleur du visage et les yeux battus de fièvre.

— Voilà ce qui reste de la grande cantatrice que vous applaudissiez tous sur le steamer, dit-elle de son étrange voix rauque. La vedette d'un théâtre dont on n'ose à peine parler. La comparse d'une bande dont Caviggia est l'un des membres.

« C'est votre métier de découvrir les secrets. Celui de Rosy Armstrong ne sera pas, sans doute, le plus important... Mais en connaissez-vous de plus émouvant ? »

Elle s'était plantée en face de moi. Elle me fixait au fond des yeux. Je ne pus supporter son regard.

Maintenant, derrière le paravent chinois où elle s'était dissimulée pour s'habiller, elle continuait à monologuer :

— Caviggia, tu iras chercher une voiture. J'ai besoin de prendre l'air, ce soir. Nous irons nous promener dans Central-Park. J'ai envie de passer toute la nuit dehors.

■ ■ ■

— Une station au Taxi-Girls s'impose, déclare Caviggia tandis que nous prenons place à ses côtés, dans la voiture.

En route ! Nous découvrons un dancing près de Madison-Square. Deux globes électriques percent la nuit. Un chasseur piétinant sur place lutte contre les derniers froids de l'hiver. Il pousse la porte devant nous. Un escalier s'amorce. Nous le descendons.

Dans une salle obscure et poussiéreuse, où des rochers de carton créent un décor de grottes, une vingtaine d'entraîneuses sont assises le long du mur sur des banquettes au velours rapé. Elles sont en tenue de travail. Robes de crêpe-georgette, de soie, de satin, de velours qui dévoilent ou qui moulent des corps nus...

A leurs visages maigres, à leurs tailles minces, on devine que les belles filles ne doivent pas manger tous les jours. Le peu d'argent qu'elles gagnent, par ces nuits de crise, sert à payer le coiffeur, la manucure, la couturière et le bottier.

Il n'y a guère de clients. Sur la piste, quelques numéros mimés par un nègre entrecourent les évolutions des danseurs.

— Vous êtes Français, me dit le patron. J'ai justement ici une danseuse française.

Il se tourne vers le banc où somnolent les femmes.

— Marinette ! appelle-t-il.

Sur les beuglants de New-York, la crise a passé. Blondes, brunes, châtaines ou rousses, les « girls » apparaissent fanées sous le feu des projecteurs.

Une grande blonde s'approche nonchalamment de nous.

— Une compatriote.

Marinette ne paraît pas enchantée. Elle m'entraîne sur la piste en me réclamant brièvement les tickets de danse. Je lui donne le paquet qui doit lui servir à compter son pourcentage sur la recette.

Durant le *blue*, j'essaye, en vain, d'amorcer la conversation.

Je lui fais remarquer le peu de monde qu'il y a ; elle me répond :

— Ce soir, c'est le bal travesti de Madison-Circus. Comme à Paris, pour la Mi-Carême à Magic-City, il y aura trois mille pédérastes... Alors, tu comprends, tout le monde est allé voir ce spectacle. A l'issue du bal, aura lieu un concours de costumes. Celle qui aura le premier prix recevra, comme chaque année, une robe de chez Chanel...

L'atmosphère devient lourde d'ennui. Nous repartons. Rosy Armstrong décrit pour moi la vie nocturne de la grande ville. Notre voiture file dans les rues éclaboussées de lumière.

Nuits joyeuses de New-York !... Mais, aussi, nuits de crise...

Tandis que, sur la piste de Madison-Circus, s'exhibent des adolescents emplumés, vêtus de soies et de strass, à l'angle de la 42^e rue et de Broadway, d'autres, aux vêtements usagés, aux visages crevés de faim et de sommeil, arpentent le trottoir sous l'œil indifférent d'un *cop* de haute stature. Si l'on pourchasse la prostitution à New-York, et si les femmes n'ont pas le droit de racoler dans la rue, les fils de Corydon peuvent tout à leur aise raccrocher un partenaire pour leurs jeux particuliers. Les uns stationnent à la porte des cinémas. Les autres devant les étalages des chemisiers. Il y en a encore sous la voûte des *subways* (métros), à la porte des pharmacies, à l'intérieur des *tabacs shops*.

La plupart sont obligés de se vendre pour pouvoir vivre le lendemain.

Nuits de Central-Park... Nuits d'amour... Dans les allées, les couples profitent de l'ombre pour s'isoler dans leur passion. Des automobiles stationnent sous les futaies. Chacune est transformée en chambre inconfortable. L'intransigeance de la loi refusant l'entrée des hôtels aux amoureux les force à recourir à l'hospitalité de la nature.

Des phares d'automobiles crèvent l'ombre, révélant de curieux spectacles. Une à une, les fenêtres des buildings de marbre de la 5^e avenue et de la 59^e rue dominant les arbres s'éteignent. Le jazz du Casino déferle toute la nuit sur les évolutions des danseurs en habit de soirée. Une voiture d'ambulance sonne à toute volée pour réclamer la priorité sur la route. Des cris de sirène... Des policiers en moto, des détectives en automobile poursuivent une voiture de gangsters. Des coups de feu éclatent... Un corps tombe à terre... Une moto fait une embardée et roule au fond d'un fossé.

On entend au loin les hurlements des lions du jardin d'acclimatation.

Ce sont les nuits de Central-Park... Le crime y côtoie l'amour... Il faut aux Américains cette impression de danger pour pimenter leur duo de tendresse...

(A suivre.) Etienne HERVIER.

Copyright by E. Hervier, 1933.



La nuit, à Central-Park, les couples profitent de l'ombre pour donner cours à leur passion, sous la futaie.

MERIS

FEMMES JUGÉES

Sous ce titre, les lectrices de Détective trouveront désormais, chaque semaine, une rubrique exclusivement consacrée à des femmes que des destins divers auront amenées à comparaître en justice ou qui, pour défendre leurs droits opprimés, auront été accusées à y porter leurs doléances.

Et c'est justement à une femme : Maggie Guiral — une journaliste d'un talent nerveux, intelligent et sensible particulièrement apprécié de nos lecteurs et de nos lectrices — que nous avons confié la tâche délicate de vous intéresser, à partir d'aujourd'hui, au sort pathétique des « Femmes Jugées ».



KLEPTOMANE

L'AVOCAT. — Mais vous ne pouvez pas plaider vous-même. Je ne connais pas votre dossier, je ne sais même pas votre nom. Qu'importe ! Ayez confiance : je vais plaider.

MME DEGLOUD. — Non, non ; je tiens à mon avocat : sept fois que je viens, et je prends le même. Alors, vous pensez s'il me connaît...

Justement, le voici. M^r Terrien s'avance.

— J'ai là, dit-il, un rapport d'expertise médicale qui conclut à une responsabilité atténuée. Ma cliente a des crises d'éthylisme qui la jettent hors d'elle-même.

Mais le Président éprouve beaucoup de mal à réconcilier la médecine et la justice. Car, pour cette dame peu pressée, la kleptomanie n'est pas encore « l'impulsion irrésistible de vol » dont parlent doctement les manuels.

Il fait un rapide exposé de la question :

— Les grands magasins connaissent parfaitement ce besoin de prendre qui s'empare étrangement de certaines clientes assidues. A telles enseignes qu'ils ont des équipes spéciales de policiers, et même, pour certains, une chambre à fouiller les suspects.

Il sait — il avoue — que ces vols ont souvent peu d'importance. Autre caractéristique essentielle : le manque d'utilité de l'objet dérobé. Mais, tout en définissant cette maladie, il constate que Mme Deglout est là pour la septième fois.

Elle pleure, enfouie dans un manteau que, par un sens naturel de la discrétion, elle porte couleur de muraille.

MME DEGLOUD. — J'ai quelque chose qui me dépasse moi-même. Quand je suis dans un magasin, le besoin de prendre est plus fort que moi.

M^r TERRIEN. — Le rapport médical, Monsieur le Président, établit qu'il y a bien là

une déficience pathologique grave. Dès que ma cliente sort de prison, il faut qu'elle y rentre.

MME DEGLOUD (en larmes). Mais qu'on fasse quelque chose pour moi ! Qu'on me tire de ce mauvais pas !

LE PRÉSIDENT. — En somme, pour vous empêcher de rentrer en prison, il faudrait vous empêcher d'en sortir...

D'ailleurs, elle a pris n'importe quoi : des sacs, qu'elle n'a jamais portés ; des parapluies, dont elle ne s'est pas servi ; deux camemberts, qu'elle n'a pas mangés ; trois pipes, et elle ne fume pas.

Son complice fume, peut-être ? Oui : la cigarette seulement. Les petits cadeaux, qui entretiennent l'amitié, n'ont pas été faits par le moyen avantageux de la kleptomanie.

Cependant, la prévenue n'en a pas fini avec son chagrin.

MME DEGLOUD. — Je veux quitter Paris, me retirer à la campagne. Je sens bien qu'après je n'aurai plus de tentation.

Car le vertige du vol doit ne la prendre que dans les grands magasins. Chez le mercier ou le droguiste du village, elle restera plus calme.

Nous apprenons pourtant qu'elle comptait se retirer avec le muet compagnon de son infortune, et que la campagne, pour cette Parisienne, c'est la ville de Nice.

Nice, où l'on trouve aussi des grands magasins !



M^r Terrien sut expliquer la cause de ce vertige.

Le Président se retire derrière son dossier, derrière son sourire, pour délibérer avec ses assesseurs.

Trois mois d'emprisonnement et vingt-cinq francs d'amende.

Après ces trois mois, l'état physique et mental de Mme Deglout ne sera pas amélioré !...

Si, même, il n'a pas été aggravé... Et le petit drame recommencera...

Maggie GUIRAL

Dès qu'elle entrait dans un grand magasin, elle succombait au désir de voler.

Pour la septième fois, cette femme aux traits violents vient sur les bancs de la correctionnelle.

— Vols dans les grands magasins, souffle un huissier de la 10^e Chambre. Mais la dame patronesse est dans la salle pour essayer de la sauver.

On voit ce que c'est : une personne armée de zèle, qui croit que les bons sentiments suffisent à soigner la kleptomanie — puisqu'il faut, enfin, l'appeler par son nom. Tous les efforts du patronage n'ont pas, jusque-là, empêché la femme Deglout d'aller en prison après chacun de ses exploits.

Aujourd'hui, un terne complice est auprès d'elle. Le teint mal nourri, le regard qui se dérobe, il semble dire, d'un haussement d'épaules négligent :

— Je ne suis pour rien dans le coup...

Du regard, elle cherche son défenseur, qui ne s'est pas encore présenté. Un avocat, dont l'accent caillouteux trahit l'origine russe, se précipite.

MME DEGLOUD. — Je suis servie. Merci.

Devant la fréquence de ces délits, certains magasins ont cru devoir aménager des « salles de fouille ».



VIENT DE PARAITRE

TRAITE DES BLANCHES PROSTITUTION

200 PHOTOGRAPHIES ET DOCUMENTS DU MONDE ENTIER RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC DRACH

Préface du D^r Georges PAUL-BONCOUR

Textes de :

Marcelle LEGRAND-FALCO, Maria NEVERS, Paul ALLARD, Emile CHAUTARD, Jean LOUBES, Jean du MOURIER, Edouard PEISSON, Henri PHILIPON, Henry POULAILLE, Stefan PRIACEL, Jacques ROBERTI, Georges SIMENON, Philippe SOUPAULT.

100 pages 21,5x30,5
12 fr. couverture en deux couleurs sur bristol
Tirage en héliogravure

Pour paraître en Février 1934

LA FIN DES ROIS

ICONOGRAPHIE INÉDITE

DE LA CHUTE DES HOHENZOLLERN DES HABSBOURG, DES ROMANOV, DU SULTAN DE CONSTANTINOPLE ET AUTRES DYNASTIES.

100 pages 21,5x30,5
12 fr. couverture en deux couleurs sur bristol
Tirage en héliogravure

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES
Edité par la Société anonyme « LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS »
65-67, avenue des Champs-Élysées, Paris-Chèques Postaux Paris 1206-25
ENVOI FRANCO CONTRE 12 FRANCS
Etranger : Port en sus

LE BAIN A 400 DEGRES

(VAPEUR A L'ÉTAT GAZEUX)

« La Sudation scientifique (maison fondée en 1929, 30.000 appareils vendus à ce jour) est un appareil qui permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, sur sa descente de lit même, tout en respirant l'air frais de l'appartement, un bain de vapeur survalorisée (vapeur à l'état gazeux, simple, parfumée ou médicamenteuse), incomparablement plus efficace, plus rapide, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain coûte 20 centimes. Les médicaments mis dans les générateurs portés par la survalorisation à plus de 400 degrés, sans bouillir et sans pression, sortent à l'état gazeux, sont respirés par les pores de la peau et instantanément entraînés dans la circulation miraculeusement activée par le bain.

Prévient et combat victorieusement :

Obésité
Rhumatisme
Mauvaise circulation
Rides du visage
Age critique
Douleurs
Acide urique
Constipation
Lumbago
Teint terreux
Insomnies
Maladies de la peau
Troubles nerveux
etc...

REPLACE LA SALLE DE BAINS

Nettoie à fond la peau et la régénère

Le maniement de l'appareil est très simple. Aucune installation à faire. Fonctionne à l'alcool ou à l'électricité et sur tous les courants.

L'appareil complet, avec régulateur de survalorisation à 4 degrés (150-225-325-400), nouveau peignoir insalissable breveté et inhalateur, franco : 350 fr. « La Sudation scientifique », 9, rue du Faubourg-Poissonnière, « dans la cour » (à côté du journal « Le Matin »), Taitbout 55-99 et Provence 77-30, 31 et 32. Chèque postal 1407-74.

Brochure et renseignements gratuits franco sur demande. L'appareil est en service à l'Hôtel-Dieu, à Paris.

Ouvert de 9 à 19 heures, tous les jours, même le samedi.

POUR GRANDIR
de 10 à 20 cent. quels que soient l'âge et le sexe. — Le Procédé TALLMAN est envoyé gratis, sous pli fermé, discret, contre 1 timbre. Ec. : Rénovation Esthétique, Suc Z 111, Rue de Flandre, Paris.

FEMMES, NE SOUFFREZ PLUS

A base d'extraits mammaires et ovariens et de plantes, la FANJOURINE est le remède scientifique et non toxique des maladies de la femme, de ses maux, migraines, vapeurs, bouffées de chaleur, étourdissements, nervosité, idées noires, insomnies, métrites, suites de couches, douleurs dans le ventre, tendance à la congestion, couperose. Elle est indispensable aux jeunes filles au moment de la formation. Elle règle l'organisme féminin, comme un horloger répare une montre, rétablit le fonctionnement des glandes endocrines, arrête les hémorragies utérines.

C'est une cure de rajeunissement.

(Communications à l'Académie de Médecine de Paris, et à l'Académie des Sciences de Toulouse).

Le flacon : 8,50, 1^{er} 9 frs. Le triple flacon : 18 frs. CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris, et ttes ph^{ies}

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

DETATOUÉZ-VOUS

vous-même, rapidement, sans douleur, avec le détatoueur Soled. Nouvelle méthode scientifique, ne laissant aucune cicatrice. Envoi discret c. remb. : 100 fr. Résultat garanti. Laboratoire S. Millant, 66, rue d'Hauteville, Paris (10^e).

2.000 francs par mois rapidement, en suivant les cours par correspondance de

L'ECOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS

38, rue de Rochechouart, Paris (9^e)
Renseignements gratuits.

DOUTER DE LA CHANCE

est impardonnable

puisque vous pouvez réussir en tout, avoir la chance au jeu, aux loteries, en amour et réaliser toutes vos ambitions, si vous possédez :

LES CENDRES SACRÉES D'ORIENT

le plus puissant talisman connu à ce jour et dont les pouvoirs sont appréciés et recherchés de tous :

De M. Léon BRUCHET, 89, avenue de Toulouse, à Auch (Gers) : « Je vous remercie sincèrement de votre talisman contenant les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Depuis très peu de temps que je le possède, je vois tous les jours que j'arrive au grand succès, je surmonte tout, j'arrive au grand bonheur, santé et fortune. »

De Mlle G. THORIMBERT, à Vouvré, canton du Valais (Suisse) : « C'est avec une profonde reconnaissance que je viens vous remercier de votre merveilleux talisman. Depuis que je le possède, tout me réussit, c'est pourquoi je viens vous en commander un deuxième pour ma sœur. »

Ces témoignages font partie de centaines d'autres qui seront publiés et peuvent être consultés et vérifiés à mes bureaux. Demandez à recevoir gratuitement, sous pli cacheté et discret, la brochure sur l'histoire, les propriétés des CENDRES SACRÉES et le catalogue illustré des bijoux porte-talisman.

Ecrivez en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste (Etranger, 3 francs) au PROFESSEUR W. BALYDSON, Service V H, 38, avenue Anatole-France, Colombes (Seine).

Les affections pulmonaires sont-elles guérissables ?

Cette question de la dernière importance, passionne certainement tous ceux qui souffrent de l'asthme, tuberculose des poumons et du larynx, phthisie, bronchite, toux opiniâtre, engorgements, enrouements chroniques et qui n'ont jusqu'à présent trouvé aucun soulagement. Tous ces maux peuvent recevoir, à titre absolument gratuit, le livre avec illustrations de M. GUTTMANN, docteur en médecine, ex-médecin-chef du Sanatorium de Finsen, traitant de ce sujet : « Les affections pulmonaires sont-elles guérissables ? ». Afin de donner à tout malade l'occasion de se documenter sérieusement sur son état, nous nous sommes décidés, dans un but humanitaire, à envoyer ce livre franco et gratuitement. Adresser une carte postale, affranchie à 0,40 fr., avec l'adresse exacte, à M. DEUTSCH, Sect. 730, rue Moelsheim, 28, STRASBOURG. (B.-R.).

LA DÉLIVRANCE

Verdun (de notre envoyé spécial).

L'INQUIÉTUDE régnait, ce matin de dimanche, parmi les Polonais de la rue Froideterre. Il était onze heures du matin. Cependant, nul n'avait vu Catherine Kajowska, ni son amant, le beau Metrofan Halm.

Une telle paresse n'avait jamais été le fait de la robuste Polonaise que l'on voyait s'activer, tout au long de la journée, à ses travaux ménagers. Metrofan Halm, de son côté, n'aimait guère rester à la maison. Il préférait passer son temps dans les débits du voisinage où il dépensait plus que la pauvre Catherine ne gagnait par les menus travaux qu'elle faisait pour le compte de ses compatriotes.

La porte était restée close. Une voisine, d'un poing apeuré, avait en vain frappé le battant. Nul n'avait répondu. Pas même le petit Marcel, l'enfant de Catherine qu'elle était allé chercher à la pouponnière de Saint-Mihiel, et qui réjouissait la rue triste de son gazouillis. Soudain, quelqu'un remarqua :

— La lampe est restée allumée...

En regardant, à travers les fentes des volets, il avait aperçu une faible lumière. Donc, les locataires étaient là. Ils n'étaient pas partis à l'improviste, dans la nuit, comme quel'un l'avait suggéré.

Catherine et son amant étaient là, mais ils ne répondaient pas.

— Il a dû arriver un malheur...

— Faudrait peut-être enfoncer la porte.

— Mieux vaudrait prévenir la police...

Le groupe s'était augmenté depuis tout à l'heure. Le silence ré-

gnait, maintenant. Un silence angoissant. Une attente insupportable.

Puis, ce fut l'arrivée des agents. D'un coup d'épaule, l'un d'eux fit sauter la porte frêle. Dans la chambre, trois corps gisaient, inanimés. Sur le lit, le cadavre du petit Marcel était déjà froid et rigide. Sur une paillasse, Metrofan Halm respirait à peine. Près de la table, le visage contre terre, les poings crispés, Catherine râlait doucement.

Le médecin légiste se releva. Il recouvrit lentement le corps de Marcel Kajowski de son linceul blanc.

— Empoisonnement, dit-il simplement.

C'est alors qu'on lui apprit que Metrofan Halm avait succombé à son tour sans avoir repris connaissance. Une autopsie fut aussitôt décidée. Les résultats furent les mêmes :

— Empoisonnement !

Et le médecin qui, dans la salle blanche, examinait Catherine, prononçait le même diagnostic.

La Polonaise, cependant, n'était pas dans un état alarmant. Deux jours plus tard, elle quittait l'hôpital et regagnait la rue Froideterre. Ce rétablissement soudain donna quelques doutes aux policiers qui s'efforçaient d'éclaircir cette mystérieuse affaire.

Le matin suivant, ils déambulèrent dans la rue, sous les regards curieux de tous les Polonais massés sur le pas de la porte ou plaqués contre les fenêtres sales. Ils frappèrent à la porte de la Kajowska. Très pâle, celle-ci vint leur ouvrir.

— Qui soupçonnez-vous de vous avoir empoisonnés ? demandèrent-ils.

— Je ne comprends pas... Je me suis évanouie... je me souviens que mon enfant pleurait... J'ai voulu me lever pour le consoler, mais je ne pouvais pas... Et puis, un trou noir... Je croyais que c'était la mort !

Cependant, elle n'avait pas un tressaillement, pas une lar-

me. Elle faisait, d'une voix morne, sa déposition. On aurait dit qu'elle récitait une leçon apprise.

— C'est à la suite du dîner que vous vous êtes trouvée indisposée ? questionna encore l'enquêteur, de plus en plus perplexe.

— Oui. Samedi soir, comme j'avais gagné un peu d'argent, nous avions décidé de faire un bon repas. J'avais invité une amie intime à venir s'asseoir à notre table. J'avais fait chauffer une excellente soupe aux poireaux et cuire des macaronis à la sauce tomate. Mon invitée avait apporté une galette, confectionnée à la mode de chez nous, avec de la farine et du saindoux. Durant le repas, nous avons bu du café.

« Comme nous étions au dessert, la porte s'est ouverte et Michel Kouintchinoff est entré.

— Qui est-ce, Kouintchinoff ?

Catherine parut embarrassée. Elle murmura :

— Un ami... Il vient souvent à la maison... Ce soir-là, il était très gai. Il apportait un litre de vin rouge. Il savait que Halm aimait beaucoup le vin rouge. Ma voisine nous quitta à ce moment-là. Nous sommes restés tous les quatre, Michel, Metrofan, Marcel et moi, à bavarder... Kouintchinoff faisait sauter l'enfant sur ses genoux... Après, je ne sais plus... Je ne me suis réveillée qu'à l'hôpital.

— Avez-vous bu du vin, vous aussi ?

La femme marqua un temps d'arrêt, puis, très nette, répondit :

— Non !...

L'enquête s'annonçait difficile. Kajowska, son amant et son fils avaient été empoisonnés soit par la galette, soit par le vin. On pouvait également soupçonner la Polonaise, amie de Catherine, ou Michel Kouintchinoff.

Les inspecteurs de la 15^e brigade mobile se trouvaient devant un problème compliqué. Par bonheur, il restait encore sur la table des Polonais les reliefs des mets que Catherine avait servis durant ce dîner fatal. Ils furent envoyés immédiatement au laboratoire de toxicologie de Nancy. L'examen des aliments révéla qu'il n'y avait aucune trace de poison.

On a également retrouvé, à demi-plein, le litre de vin que Kouintchinoff avait apporté. Il sera examiné à son tour.

En attendant le résultat de cet examen, les inspecteurs se sont mis



La Kajowska avait cru trouver en Halm un protecteur pour le petit Marcel.

Le groupe s'était augmenté depuis tout à l'heure. Le silence ré-

gnait, maintenant. Un silence angoissant. Une attente insupportable.

Le médecin légiste se releva. Il recouvrit lentement le corps de Marcel Kajowski de son linceul blanc.



Ci-dessous (à gauche) : Metrofan Halm. À droite : Georges Kouintchinoff qui apporta le vin suspect.

Portes et fenêtres du logement des Polonais (à gauche) demeuraient obstinément closes. — Ci-contre : Catherine Kajowska (à gauche), soutenue par une amie, sort du commissariat.

à la recherche de Michel Kouintchinoff. L'hôte de la Kajowska a été retrouvé à Damvillers, à soixante kilomètres de Verdun. On l'a interrogé immédiatement :

— A quelle heure avez-vous quitté le domicile de vos amis, le jour où vous êtes venu les voir ?

— A cinq heures du matin !

— Rien d'anormal ne s'était produit ?

— Je n'ai rien vu. Il faisait trop noir !

Trop noir !... Or l'ampoule électrique avait brûlé toute la nuit dans la maison de Catherine. Les déclarations du Polonais paraissent surprenantes pour les enquêteurs.

— As-tu bu du vin, ce soir-là ?

— Non... J'avais rempli ma tasse, mais c'est Marcel qui l'a vidée.

— Metrofan aimait beaucoup boire du vin, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. C'est pour ça que, ce soir-là, je lui en avais apporté un litre.

Halm aimait beaucoup boire... Or il ne manquait au litre de vin que la valeur de quatre tasses. Si l'amant de Catherine n'a pas bu davantage, on peut supposer qu'il a été pris aussitôt de malaises... Mais Michel Kouintchinoff déclare n'avoir rien vu.

Le Polonais a dû être remis en liberté. Il protestait de son innocence. Lorsque le résul-

ivre et menaçant. De fréquentes discussions s'ensuivirent. Puis, ce furent des batailles. Halm rouait de coups celle qui l'hébergeait et le nourrissait.

— Hier, confia-t-elle à une voisine, il a tout brisé dans la maison : les vitres, la vaisselle...

— Mets-le dehors !

— Il ne voudra pas partir, et il me battra davantage.

— Préviens la police !

— Ah ! non... Il me tuerait !...

C'est alors que parut dans la vie de la malheureuse Michel Kouintchinoff... Peut-être essaya-t-il de consoler la Kajowska. Peut-être celle-ci rêva-t-elle de refaire sa vie avec son nouveau compagnon.

Metrofan se montrait de plus en plus brutal... Mais, un matin, on le trouva mourant. Il avait été empoisonné. Le petit Marcel aussi.

Oui, pour Catherine, c'était une délivrance. Mais, cette délivrance, n'avait-elle pas été préméditée ?... Comme un meurtre...

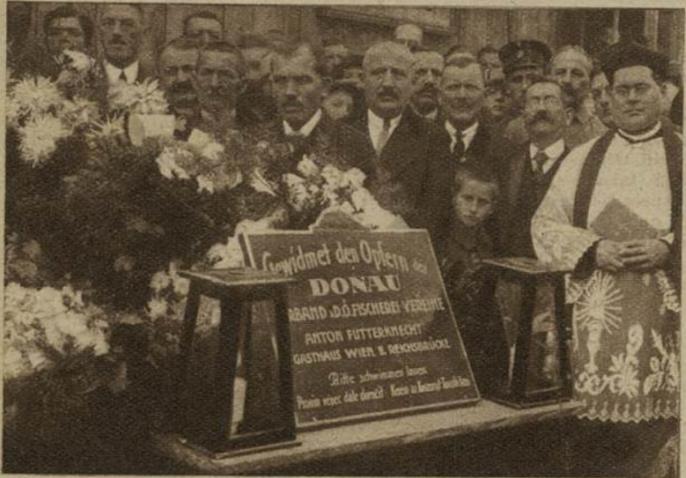
F. DUPIN.



Josef Schönauer périt sur un bateau en feu.



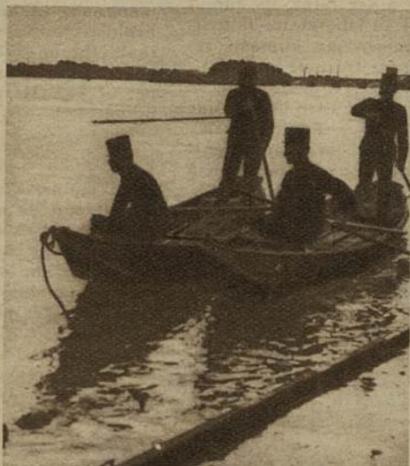
Une noyée vient d'être ramenée sur la berge par un chien sauveteur.



La cérémonie de la bénédiction de la couronne qui va être lancée dans le fleuve « à la mémoire des victimes du Danube ».



Hillinger se noya au cours d'un sauvetage.



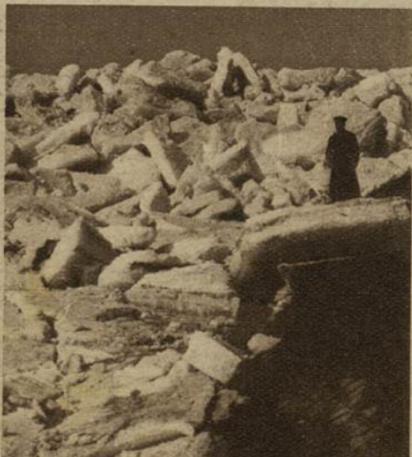
Les agents de la brigade fluviale recherchent le corps de Hillinger.



Que de crimes, aussi, commis sur les rives du Danube noir, sont seulement découverts quand on en repêche les victimes !



Matzka se noya après avoir sauvé une femme



Pendant le dégel, la brigade fluviale assure l'évacuation des blocs de glace

LE BEAU DANUBE NOIR

Ici, « le Beau Danube bleu », toute la gaité de Vienne tourbillonnant au gré des violons. Là-bas, le Danube noir entraînant son horrible cortège de cadavres dans la sarabande macabre de ses remous.

Vienne (de notre correspondant particulier).

L'INSPECTEUR Peter Hirschman s'arrêta au milieu du pont. Au-dessous de nous, coulait le fleuve qui entraînait dans les plis de ses eaux sombres toutes les lumières de la ville.

— Entendez-vous ? me dit-il. Je prêtai l'oreille. Le bruit d'un orchestre lointain arrivait par bouffées sonores.

— C'est le *Beau Danube bleu*, de Strauss?... — Non ! répondit-il, impatient. Penchez-vous au-dessus du parapet. Ecoutez ce bruit qui monte du fleuve.

Intrigué, je me courbai davantage. Il me sembla entendre une faible voix se plaindre, gémir, pleurer.

— Descendons sur le bas port, voulez-vous ? proposa le policier.

Sous nos talons, les marches d'un immense escalier de pierre se succédèrent. Comme nous arrivions au second palier, nous entendîmes un grand cri :

— Adieu ! Puis ce fut le bruit d'un corps tombant à l'eau.

Peter Hirschman dégringola, plutôt qu'il ne descendit, le reste des marches. Nous nous trouvions sur les bords du Danube... Sur l'eau, quelques ronds où jouaient de mystérieuses clartés s'élargissaient. Le silence était revenu. La voix qui pleurait s'était tue.

— Rien à faire, maugréa le policier, pour repêcher un homme par une nuit aussi noire. Pas de barque à quai. Inutile d'essayer de sauver le pauvre diable qui s'en va au fil du fleuve.

Nous avançâmes. Sous l'arche du pont, blottis contre la pile où suintait l'humidité, quelques hommes dormaient, enveloppés dans des hardes trouées. D'un coup de pied, Peter Hirschman les réveilla. Ils se levèrent à demi. Tous portaient les traces d'une affreuse misère. Les joues sales étaient creusées par la faim. Les yeux brûlaient de la fièvre des révoltés. Les mains tremblaient du froid de la nuit.

— Vous savez que vous n'avez pas le droit de coucher là ? Il y a des asiles de nuit, *donnerwetter* !...

— Ils étaient complets, répondit l'un des miséreux. (C'était un jeune homme au visage sali de barbe rousse.) Il y a tant de chômeurs !... Il faut bien dormir quelque part !...

Le détective de la *Kriminal-Polizei* parut s'adoucir.

— Je veux bien vous laisser coucher là, pour cette nuit, à condition que vous me disiez qui vient de se jeter dans le Danube.

Le jeune homme parut hésiter. Sous la lumière de la lampe électrique que mon compagnon venait de tirer de sa poche et qui éclairait le groupe sinistre, je vis son visage pâlir, ses yeux s'embuer et ses lèvres trembler.

— C'est Hans !..., répondit-il enfin. Il n'avait pas vingt ans. C'était mon ami. Depuis des mois et des mois, nous sommes sans travail. Pendant l'été, nous avons pu vivre en

courant les routes. Nous nous nourrissions avec les fruits tombés des arbres ou les pommes de terre arrachées dans un champ. Mais voici l'hiver... Nous avons mendié aux coins des rues, car nous ne pouvions pas trouver de travail, et il fallait bien vivre, cependant. Hans, à force de piétiner dans la boue, a pris froid. Il était malade. A l'hôpital, on nous a dit que tous les lits étaient occupés. Nous avons marché toute la nuit. Il s'est senti fatigué. Nous sommes descendus sous ce pont. « Ecoute, m'a-t-il dit, je n'en peux plus. J'aime mieux mourir !... » Je n'ai pas eu le courage de le désapprouver. J'étais si las. Il s'est mis à jouer de l'harmonica. Il possédait un harmonica et, sur les routes, il en jouait pour que notre marche ne nous paraisse pas trop fatigante... Il m'a donné son instrument. Il m'a embrassé et je l'ai vu s'éloigner du côté de l'eau. Quelques secondes plus tard, j'entendais un cri et le bruit d'un plongeon...

Le jeune clochard pleurait... Nous remontâmes, Peter Hirschman et moi, sur le pont. Au loin, l'orchestre jouait toujours sa valse entraînée.

— Là-bas, le *Beau Danube bleu*. Ici, le Danube noir, me dit l'inspecteur. Toute la gaité de Vienne tourbillonnant au rythme léger des violons, moussant dans les coupes d'or de champagne... Mais, aussi, toute l'horreur tragique de la nuit, de la misère et du désespoir... Le Danube noir !... Si vous saviez de quels secrets monstrueux il est dépositaire !... Si le Danube voulait parler...

■ ■ ■

Chaque capitale a son fleuve. Paris a la Seine ; Londres, la Tamise ; Rome, le Tibre ; Berlin, la Sprée... Et chacun de ces cours d'eau a la même histoire. Ils font partie du décor de la cité. Ils emportent loin des vivants tout ce qui est pourriture, puanteur : les eaux des égouts, les ordures de la ville, les cadavres des morts...

Il n'y a pas de jours où l'on ne retire du Danube des corps meurtris par la brutalité des eaux. Et, à cette même minute, ailleurs, dans le monde, d'autres hommes happent au passage, à l'aide de leurs gaffes, d'autres cadavres, frères de ceux du Danube.

— Savez-vous, me dit Peter Hirschman, que certains individus, pour parer à la détresse qui s'est abattue sur Vienne, ont fait une véritable profession du suicide ?

Je sursautai. Que voulait dire l'inspecteur ? Riant de mon étonnement, celui-ci m'expliqua :

— J'ai eu à m'occuper d'une affaire qui vous paraîtra amusante. Sur l'un des plus beaux ponts de Vienne, les passants virent, un jour, une femme s'arrêter. Il était midi et la circulation était intensive.

« La femme était encore jeune. Son visage exprimait un désespoir si frappant que l'on ne pouvait s'empêcher de la remarquer. Elle portait un enfant dans les bras.

« Au centre du pont, elle posa l'enfant sur le trottoir, puis, d'un pas résolu, se diri-

ussions
s pom-
bamp-
é aux
s pas
ivre,
ns la
'hōpi-
nt oc-
uit. Il
endus
e n'en
e n'ai
l'étai
ica. Il
tes, il
nous
donné
'ai vu
secon-
bruit

an et
jouait

ci, le
ute la
me lé-
roupes
l'hor-
et du
s'aviez
éposi-

a la
ibre ;
cours
partie
n des
ateur:
ville,

re du
tatalité
leurs,
nt au
autres

aman,
a dé-
t fait

spec-
lui-ci

e qui
plus
irent,
midi

visa-
t que
quer.

enfant
diri-

n'était pas pauvre. Dans la banlieue, elle possédait une maisonnette assez cossue entourée d'un jardinet.

« On l'arrêta. Elle fut condamnée à quelques semaines de prison. Puis elle quitta la ville. Mais je suis certain qu'elle poursuit ailleurs son escroquerie lucrative. Le Danube est si grand, et, d'ici à la Mer Noire, il y a tant de villes où vivent de braves gens qui s'apitoient sur la misère présumée de quelques canailles !... »

On se souvient encore, à Vienne, du suicide d'une actrice, Mme L..., qui fut célèbre jadis pour sa grande beauté et son élégance. Elle était la maîtresse d'un riche banquier. Dans sa villa magnifique, bâtie dans la banlieue de la capitale autrichienne, elle recevait tout ce que l'aristocratie viennoise compte de plus huppé, tout ce que le monde artistique de l'Autriche compte de plus célèbre, tout ce que la jeunesse du monde compte de plus affable et de plus fin.

Mais l'âge était venu. Le public s'était mis à adorer d'autres vedettes. Le banquier, ruiné par des opérations malheureuses, avait réuni le peu d'argent qui lui restait au fond de ses coffres, avait liquidé les quelques titres qui n'avaient pas encore été engloutis par la faillite, et s'était enfui en Italie, pour achever de vivre de ses rentes mal acquises dans les palaces de Venise.

On avait vendu la villa de l'actrice, ses chasses, ses fermes, ses équipages. Abandonnée, appauvrie, Mme L... dut accepter l'hospitalité que lui offrait une de ses anciennes habilleuses. Ce qui faisait le plus souffrir la comédienne, c'était moins la pauvreté que le dédain de la foule.

Elle résolut de reconquérir son public. Du grenier où elle avait entassé tous les souvenirs de sa vie de théâtre, elle descendit une malle, pleine de costumes. Parmi les robes, elle en choisit une de satin blanc où fleurissaient des camélias. *La Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas, avait été son grand succès. Elle revêtit la toilette de Marguerite, fit coiffer par son ancienne camériste ses longues boucles noires, puis posa sur sa tête la couronne de fleurs fatales.

Elle avait commandé un fiacre, un de ces antiques « sapins », comme il en reste encore dans toutes les capitales. A midi, il fut exact. Mme L... se fit conduire sur les bords du Danube. Ebahis, les passants virent descendre de voiture cette femme d'un autre âge et, avec une curiosité un peu ironique, suivirent son manège.

Très digne, l'actrice descendit sur le bas-pont, puis, après avoir déclamé quelques paroles d'adieu, se jeta brusquement dans le fleuve.

Alarme, cris d'épouvante!... Des agents de la brigade fluviale, qui se trouvaient tout près du pont, sautèrent en hâte dans un bachot, armés de perches et d'une couronne de liège.

L'actrice descendait au fil de l'eau, soutenue à la surface par ses robes largement étalées. Elle fut sauvée et ramenée chez elle.

Cette publicité de mauvais goût la tira pour quelques jours de l'oubli. Mais le public viennois se lassa de nouveau. Le directeur du théâtre, pris de pitié, l'envoya faire des tournées en province. Mme L..., qui avait été la grande étoile de Vienne, durant plusieurs années, connut les petites scènes poussiéreuses et froides, les hôtels borgnes, les draps douteux, les louches impresarios...

Un matin, on la trouva asphyxiée dans sa loge. Elle avait ouvert le réchaud à gaz.

■ ■ ■

Le Danube, comme la rue viennoise, a sa police. Le travail des agents de la brigade du fleuve n'est pas mince. Outre les suicides, il y a aussi les accidents. De nombreux pontons de natation s'alignent le long des rives où les Viennois viennent goûter, sept ou huit mois par an, la joie des ébats nautiques.

Mais les noyades sont fréquentes. Heureusement, la brigade fluviale est munie de moyens de sauvetages perfectionnés. Elle possède toute une flottille de canots rapides; certains agents pratiquent même le ski sur l'eau. Des chiens policiers sont dressés à sauver les noyés. Possédant un flair admirable, ces bêtes plongent à l'endroit où le corps, entre deux eaux, est charrié par le fleuve. Le plus célèbre de ces chiens se nomme « Lux ». Il a à son actif un glorieux « tableau » de sauvetages, et son collier, aux jours de fête, s'orne d'un nombre impressionnant de médailles.

En hiver, le labeur de la brigade n'est pas moindre. A Vienne, le froid est si rigoureux que, pendant quelques mois, le Danube se couvre d'une couche de glace si épaisse qu'elle supporte aisément le poids d'une voiture. Aussi le fleuve se transforme-t-il en une vaste patinoire où l'on voit valser, légers sur ce parquet d'argent, les Viennois enivrés des flonflons de Strauss et de Lehar.

Parfois, cependant, des accidents se produisent. La glace cède avec un craquement sinistre. Quelques secondes plus tard, le malheur est accompli. Des hommes sont engloutis dans l'eau que la blancheur de la neige rend plus noire encore. Et la brigade fluviale intervient à pleins bras.

Puis, c'est le dégel, la débâcle des glaces. Le jour et la nuit, montés sur leurs barques, les agents doivent surveiller les pontons, les bateaux que des icebergs flottant pourraient défoncer. Armés de longues perches, ils écartent les blocs qui luisent sinistrement et les rejettent vers le milieu du fleuve. Comme leurs collègues règlent la circulation des rues, ils règlent, eux, la circulation du Danube.

Le printemps amène les inondations. Le fleuve, grondant de sa force contenue pendant les longs mois d'hiver, déborde, envahit les plaines, menace les maisons, dont les habitants effrayés se réfugient sur les toits branlants. Il faut alors sauver les êtres,

les animaux, les objets menacés par le Danube noir. Des villages, isolés du monde, comme des îles dans un océan boueux, doivent être ravitaillés.

On compte des martyrs, parmi les agents de la brigade fluviale. Josef Matzka, Josef Schönauer, Johann Hillinger trouvèrent la mort au cours de sauvetages.

Chaque année, on rappelle leur souvenir, le 1^{er} novembre, au cours d'une touchante cérémonie qui se déroule sur les rives du fleuve. Le souvenir de ces braves tombés en accomplissant leur devoir et celui de tous ceux qui furent victimes du Danube noir.

« La Société des Pêcheurs Danubiens » se rend à Léopoldine-Futterknecht, où se trouve une auberge historique. C'est l'endroit où, les remous du fleuve les amenant dans cette anse, l'on repêche le plus de cadavres. Un prêtre bénit une immense couronne de fleurs où sont gravés ces mots, sur un ruban : *A la mémoire des victimes du Danube*. Un écriteau, en trois langues (allemand, tchèque, hongrois), invite les riverains à ne pas arrêter cette couronne dans son voyage, mais à l'aider, au contraire, à gagner la Mer Noire.

Les paysans connaissent la coutume. Lorsqu'ils voient passer, au loin, cette épave fleurie, ils se découvrent et se signent. Si elle heurte un obstacle, ils la dégagent afin qu'elle puisse poursuivre sa route et apporter, à tous les morts du fleuve maudit, la douceur de sa bénédiction.

■ ■ ■

Peter Hirschman parlait encore, lorsque l'aube apparut. Nous débambulations le long du Danube, dont la chanson tour à tour rauque, plaintive ou brutale, accompagnait la conversation de mon compagnon.

Le fleuve noir se plaquait d'or.

L'inspecteur s'arrêta, contempla l'eau qui tourbillonnait et dit :

« Combien de criminels aussi ont choisi le Danube pour complice ! Que de crimes ignorés se sont déroulés sur ses bords, dont nous ne saurons jamais le cri d'agonie, ni le geste de mort!... »

L'eau, si nécessaire à la vie, puisqu'elle engraisse, lors des inondations, les terres des paysans, est aussi nécessaire à l'œuvre de mort. Quel complice plus impassible, plus acharné, plus discret que le Danube, pour engloutir un cadavre ! Il roule la victime contre ses galets, la déshabille aux heurts de son courant, et, en le boursoufflant, maquille ignoblement son visage.

Et, lorsque le corps vient échouer sur quelque berge de vase, on ne sait plus qui il est, ni comment il est mort. Désespéré, accidenté, ou victime de la sauvagerie des hommes ?

Depuis des milliers d'années, le Danube roule ses eaux noires. Que de secrets doit-il envelopper de son linceul glacé !

Et tandis que, dans les cabarets et les dancings édifiés sur ses rives, les Viennois continuent à tourner gaiement, quel horrible cortège de morts le Danube noir doit-il entraîner dans la sarabande macabre de ses flots !

N. TASSIN.



Cannes (de notre correspondant particulier).

PRÈS une semaine d'enquête, la seule certitude que l'on avait dans cette affaire, c'est que Mrs. Dora Hunt avait été assassinée. Le crâne deux fois défoncé par un instrument que le médecin légiste avait vaguement jugé « contondant », elle était morte asphyxiée sous les oreillers, des suites d'une hémorragie méningée.

Voilà pour la certitude. Après cela commençait un mystère apparemment parfait. Le fait divers a tenté, à sa manière, de reconstruire, avec une certaine malice, il faut l'avouer, l'énigme de « la chambre jaune », de Gaston Leroux.

Comment l'assassin est-il entré dans la chambre de Mrs. Hunt ? Comment en est-il sorti ?

Voilà la double énigme du drame, posée sous la forme classique du problème policier à M. Guibal, commissaire de la brigade mobile, chargé de l'enquête, et au juge d'instruction de Grasse, M. Arnaud.

On connaît les lieux. Le Château-Saint-Georges est situé entre Cannes et la Bocca, sur la route de Fréjus.

C'est un petit château de l'autre siècle, qui a été transformé en hôtel, dans un décor de banlieue méditerranéenne : jardins, parcs étagés par les palmiers, villas aux volets verts, chemins où l'on ne rencontre que des amoureux et le garçon boucher à bicyclette, double trait de la ligne de chemin de fer, et, pour servir de fond à ce décor d'élégie facile, la grande toile bleue de la mer.

Ce qui est plus particulier, sans doute, que les colonnades de l'hôtel, que son air désuet, que les chrysanthèmes des parterres, c'est ce qu'on pourrait appeler l'atmosphère de la maison.

Il y a deux propriétaires, deux Suisses : MM. Châteauvieux et Finck. On en présente un troisième : M. Trevaskis, un Polonais.

M. Trevaskis, les hanches minces, le corps souple, la démarche féminine, aurait tout aussi bien pu s'habiller en matelot de fantaisie.

MM. Châteauvieux et Finck — le premier a des cheveux blancs ; le second a trente-sept ans — ont préféré en faire un associé. Il a des ambitions, d'ailleurs, ce jeune Polonais de vingt-cinq ans, aux yeux cruels, aux cheveux noir-jais, ondulés, aux gestes impulsifs. Il voudrait, avec ses capitaux, entrer dans la « combinaison » afin d'assurer son avenir. En attendant, il partage la chambre de M. Finck, tolérant que le chasseur se fasse appeler « Thérèse » et qu'il annonce qu'il ira, l'année prochaine, « faire son service militaire avec les hommes » !

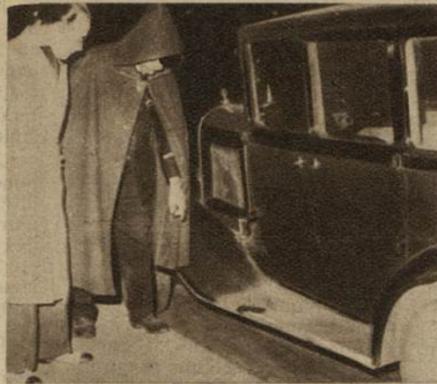
Ce jeu équivoque et discret n'avait point choqué la respectable Mrs. Hunt qui, après un séjour de trois semaines, l'été dernier, était revenue au Château-Saint-Georges, vers la mi-septembre.

Respectable, Mrs. Hunt l'était par l'âge. Elle avait, en effet, près de soixante ans. Elle l'était, aussi, par son souci de donner l'exemple d'une vie régulière, apparemment sans tempête.

On a reconstitué une de ses journées : la dernière. A midi, elle déjeunait au Château. Après le déjeuner, elle montait dans sa chambre pour se reposer. A quinze heures, elle sortait en ville, rencontrait, sur les Allées, un client de l'hôtel, M. Hugill, qui l'invitait à prendre le thé. Elle rentrait vers dix-sept heures. A dix-neuf heures, elle dînait. A vingt et une heures, après avoir fumé quelques cigarettes au salon, elle montait se coucher.

Cette Anglaise avait une vie réglée comme une montre. Oui ! Mais elle avait aussi la manie de s'exhiber en short, plus souvent que son âge ne l'aurait permis.

Et puis, une fois le paravent de la respec-



Le meurtrier mystificateur serait-il allé tranquillement poser le portefeuille de sa victime sur le marchepied de ce taxi ?

nu de la villa « Magaloun » restait insaisissable, il y avait un ancien bagnard, acrobate de profession, qui avait été pincé la nuit du crime, vers deux heures trente, à l'autre bout de Cannes, il est vrai, alors qu'il s'appêtait, à l'aide d'une échelle, à pénétrer dans la villa « Sans-Souci ».

M. Guibal fit brusquement volte-face.

— L'échelle et l'escabeau, raisonna-t-il, c'est une grossière mise en scène. En s'aidant des gouttières, un cambrioleur pouvait sans difficulté se hisser jusqu'à la terrasse. C'était pour lui un jeu d'enfant. On a voulu nous donner le change, nous envoyer à la chasse des monte-en-l'air de la saison ! L'assassin est dans l'hôtel. Il a suivi, pour pénétrer chez Mrs. Hunt, le chemin que Trevaskis a pris le matin. A moins que Mrs. Hunt ne lui ait ouvert... Un amant ? Ce qui explique certaine précision de l'autopsie. Le crime accompli — colère, discussion, jalousie, argent —, son auteur a fermé la porte à clef, si elle ne l'était pas, et s'est enfui par l'appartement n° 7. C'est ensuite qu'il est allé chercher l'échelle et l'escabeau pour aménager une



LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE

Impassible, le forçat Rebillard dit qu'il n'a rien à voir dans ce meurtre.

De son côté, l'irritable M. Trevaskis s'effarouche au moindre soupçon.



tabilité pliée, on a découvert une chose assez singulière.

Le médecin légiste, au cours de son autopsie, a établi que, dans les douze heures qui précédèrent le drame, Mrs. Hunt avait usé de cette pratique inventée — dit-on — par les philosophes grecs et les marins, qui a fait écrire aux journaux régionaux que « la victime avait eu avec un homme des rapports contre nature ».

Y a-t-il là de quoi expliquer le drame ? Non, certes. Mais on avouera que, de l'affaire Etcheverria à celle du Palace, les pédérastes n'ont jamais éclairci les situations auxquelles ils se trouvaient mêlés.

Il n'y a pas, en effet, de drames plus troubles que ceux où apparaît, en gros plan ou en silhouette, Corydon.

Et celui du Château-Saint-Georges paraît devoir entrer dans l'écurie série.

La chambre n° 6, de Mrs. Hunt, avait deux fenêtres ouvrant sur une terrasse circulaire, au premier étage de l'hôtel.

Lorsque le sommelier d'étage, Armand Sutra, frappa à la porte, le jeudi matin 23 novembre, il remarqua qu'elle était fermée et que la clef était à l'intérieur.

— Mrs. Hunt ne répond pas, annonça l'employé à Finck et à Trevaskis.

Ceux-ci venaient d'être prévenus qu'une échelle de la chaufferie, en équilibre sur un escabeau du pigeonnier, avait été trouvée appuyée contre le mur, côté est de l'hôtel.

Ils ne s'en étaient point émus et Finck, qui, probablement, aime les plaisanteries macabres et a le goût des sourires jaunes, répondit :

— Si Mrs. Hunt ne répond pas, c'est qu'elle est morte !...

C'est vers dix heures seulement que Trevaskis résolut, dans les conditions que l'on sait, d'aller voir ce qui se passait.

Le sommelier attend dans le couloir. Trevaskis traverse l'appartement n° 7 qui est inoccupé et dont la porte n'est pas fermée à clef. Il arrive sur la terrasse circulaire ; ter-

rasse sur laquelle s'ouvrent les portes-fenêtres de toutes les chambres du premier étage.

Il pousse les volets de Mrs. Hunt. La fenêtre est entr'ouverte. Trevaskis pénètre dans la chambre. Le corps est dissimulé sous les oreillers et les couvertures. Trevaskis va ouvrir au sommelier et lui annonce :

— Mistress Hunt est morte ; on l'a assassinée !

C'est après, et après seulement, que les deux hommes s'approchent du lit et découvrent le cadavre encore tiède.

Sur tous ces points, le témoignage du sommelier est formel. Trevaskis explique :

— J'ai compris tout de suite qu'il y avait eu crime. Mais j'ai la frayeur du sang.

Le Château St-Georges (à gauche) et (au fond) la villa « Magaloun » dans laquelle venait se coucher un rôdeur désinvolte.



Mrs Dora Hunt menait une vie d'une apparence très régulière.

mise en scène susceptible de détourner nos soupçons...

L'hôtel entier fut fouillé une seconde fois. On ne trouva rien. Pas un bijou de la morte, pas une trace de sang...

Le personnel, un plongeur entre autres, qui rentra à minuit, fut mis sur la sellette. Rien. Des gens qui se défendent avec netteté, sans trouble. Ils dormaient. Ils n'ont rien entendu.

L'interrogatoire de Finck et de Trevaskis dura cinq heures. Cinq heures pendant lesquelles ils se défendirent pied à pied d'avoir été mêlés au drame.

Il y eut, à la fin de la semaine, un petit coup de théâtre.

Un douanier rapporta un portefeuille qu'il avait trouvé, le jeudi 23 novembre, à six heures du matin, quai Saint-Pierre (c'est-à-dire à environ deux kilomètres de l'Hôtel-Saint-Georges), posé sur le marchepied d'une auto. C'était le portefeuille de Mrs. Hunt !...

Courageusement, M. Guibal prit l'affaire par l'autre bout.

Il rebroussa chemin et sortit du Château où se chantait le chœur de l'innocence. Il alla interroger, à la prison de Grasse, l'ancien bagnard Rebillard.

Rebillard a été arrêté à deux heures du matin, alors qu'il tentait de pénétrer dans la villa « Sans-Souci ».

Le crime, rapporte le médecin légiste, a été commis après minuit.

Dans les poches de Rebillard, on n'a trouvé ni argent, ni boucles d'oreilles, ni diamants. Seulement des limes et du tabac à priser.

— Rebillard est malin, explique M. Guibal. Il a pu se faire pincer exprès, à deux heures du matin, pour se créer un alibi.

Rebillard répond :

— Je suis reléguable. Mais je suis quand même un homme du monde ! J'ai couché, cette nuit-là, avec une femme mariée que je ne veux pas compromettre... Voilà pour l'emploi de mon temps. Pour le reste, j'ai eu le scorbut, j'ai été à la Guyane, on m'a mis aux fers, j'ai été dévoré par les moustiques de la brousse. Je n'ai plus rien à craindre. Alors, je vous le répète, ce n'est pas moi qui ai assassiné la vieille Anglaise... Cherchez le gigolo !...

Pendant ce temps, au Château-Saint-Georges, Finck est invisible et Trevaskis continue à fuir les journalistes et les photographes.

— Nous reviendrons faire un tour à l'hôtel, a déclaré le juge d'instruction, M. Arnaud, qui est un homme lucide et méticuleux.

Sans doute se demande-t-il quel est ce criminel imperturbable qui, après avoir dressé une échelle sur un escabeau, pour accuser tous les Rebillard du canton, s'en va, quai Saint-Pierre, poser délicatement, sur un marchepied d'automobile, le portefeuille de sa victime ?

Pierre ROCHER.



Sensationnel 40 MORCEAUX et un appareil à caisse de résonance

498 francs, payables

Frs 41.- par mois

Premier versement 1 mois après la livraison

Demandez notre catalogue général N° 46

Le phonographe à aiguilles « Réve Idéal » n° 11 en noyer ciré, à caisse de résonance, dimensions : 35x38x27 cm., est d'une présentation irréprochable, d'une sonorité parfaite, muni d'un moteur « Thorens » à vis sans fin, absolument silencieux et garanti. Nous fournissons également avec l'appareil une série de 40 morceaux « Idéal » à aiguilles (20 chants, 20 orchestres) choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés. Prix : 498 francs, payable 41 fr. par mois (1^{er} versement : 47 fr.) L'appareil seul : 298 fr., payables 24 fr. par mois (1^{er} versement : 34 fr.).



8 jours à l'essai

BULLETIN DE COMMANDE D 29

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe à aiguilles « Réve-Idéal » N° 11 ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas) au prix de Frs : que je paierai Frs : par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à le 193

Nom et prénoms
Date et lieu de naissance
Profession ou qualité
Domicile
Département
Gare

Signature :

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie, Gie, Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE
14, rue de Turin, Paris. (M^e gare St-Lazare). Tél : ...

VOS SEINS

Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1 fr. en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Mariène, 75, Rue de Flandre.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystérieuse et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évèn., guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

LA BAGUE HYPNOTIQUE LALOY

Bijou talisman de chance, de succès. Permet à tous de vaincre la timidité, se débarrasser des mauvaises habitudes, développer la volonté. Prix : 22 francs. Ecrire : L'Initiateur, Magnétisme-Astrologie, à Viesly (Nord).

L'AVENIR DÉVOILÉ par l'astrologie scientifique. Mme de BRIEU vous étonnera par l'exactitude de ses prédictions. Tous les jours de 2 à 7 h., sauf dimanche. Par correspondance de 20 fr. 50, envelop. Date naissance, 43, rue de Lyon (2^e ét.), Paris. Métro Bastille.

Mme MAX Voyante, et ses tarots. Donne conseils sur tout avenir, ramène affections. Rec. de 9 à 19 h. Par corresp., 20 fr. et date naiss., 30, rue Polonceau, Paris. Métro Barbès.

16 frs À CRÉDIT par mois avec premier versement de 35 frs vous recevez une

MONTRE-BRACELET pour dames, or laminé, couche d'or 18 carats inaltérable, forme très élégante (même usage qu'une montre or de 800 frs). Garantie 10 ans. Mouvement de précision 10 rubis, soigneusement réglé. Prix 218 frs. Envoi contre remboursement de 38 frs. (= 1^{er} versement), reste en 10 mensualités de 18 frs.

Pour 20 frs. par mois seulement une MONTRE-BRACELET pour dames OR véritable 18 carats mouvement de précision, qualité extra, 10 rubis, soigneusement réglé. Garantie 10 ans. Envoi, contre remboursement de 55 frs. (= 1^{er} versement), reste en 12 mensualités de 20 frs.

MONTRE-BRACELET pour hommes, en plaqué or laminé, 10 ans de garantie. Mouvement de précision ancre, 15 rubis. Modèle très moderne. Premier versement 50 frs., reste en 11 mensualités de 20 frs. Même montre en CHROME, inaltérable. 1^{er} versement 40 frs., reste en 11 mensualités de 16 frs.

En cas de non-convenance, nous remboursons l'argent. Sur demande, la montre est envoyée à l'essai pendant 4 jours, pour démontrer les grands avantages de notre offre.



"LA MONTRE PRÉCISE",
20, rue Sellenick,
Strasbourg, N° DK 5

VOTRE AVENIR Que vous réserve la destinée ?

Profitez de mon OFFRE GRATUITE de ce jour pour vous faire expliquer dans votre HOROSCOPE tout ce qui concerne vos chances en affaires, votre mariage, vos jours, époques et couleurs favorables, votre santé, votre vie sentimentale, vos entreprises et tous les événements intéressants de votre existence. Ce sera pour vous une véritable mine d'or d'où vous pourrez extraire une somme précieuse de renseignements, votre vie vous apparaîtra comme dans un livre ouvert. Je désire apporter cette aide incroyable à tout lecteur de ce journal et cela



SANS AUCUN FRAIS

Il suffit de m'envoyer votre nom (en précisant s'il s'agit de M., Mme ou Mlle), votre adresse et votre date de naissance, et je vous enverrai le document humain le plus frappant que vous ayez jamais lu, GRATUITEMENT. Vous pouvez joindre, si vous voulez, Frs 2,00 en timbres-poste, mais cela n'est pas indispensable. En tout cas écrivez immédiatement à :

DIANA HUGO (Service 34), 78, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e).

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 67.801 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 67.807 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 67.816 : Carrières administratives.

Broch. 67.821 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 67.828 : Emplois réservés.

Broch. 67.832 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 67.837 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 67.842 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres).

Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 67.848 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 67.856 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 67.865 : Marine marchande.

Broch. 67.870 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 67.873 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 67.882 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 67.887 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 67.893 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 67.895 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils précieux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

« Parti de rien il est maintenant millionnaire ! »

Voilà une phrase que vous avez souvent entendue. Mais vous ne vous êtes jamais dit : « Pourquoi ne réussis-je pas, moi aussi ? » Que vous manque-t-il, en effet, pour devenir un des heureux de la terre ? La chance ? non, c'est trop facile à dire : c'est la VOLONTÉ qui vous fait défaut.

Ne dites pas que vous êtes né comme cela et que vous n'y pouvez rien : LA VOLONTÉ S'ACQUIERT ELLE AUSSI. Il suffit de l'exercer méthodiquement. Et pour cela, de quoi avez-vous besoin ? De professeurs ? d'appareils ? d'un matériel coûteux ? non, mais simplement d'un livre qui vous donne des conseils pratiques et qui soit votre guide. Ce livre existe, il est déjà célèbre. C'est LE POUVOIR DE LA VOLONTÉ, de PAUL C. JAGOT. Si 25.000 exemplaires de cet ouvrage ont déjà été épuisés sans aucune publicité, c'est que nul ne l'a lu sans en être satisfait et sans le recommander autour de lui.

CE LIVRE FERA DE VOUS UN ÊTRE NOUVEAU !

N'hésitez pas à nous le demander immédiatement : vous ferez ainsi le premier effort de volonté qui vous sortira de l'ornière. Cet ouvrage de 200 pages vous sera envoyé franco contre 13 fr. 50 (soit 12 fr. plus 1 fr. 50 frais d'envoi) en mandat, chèque ou chèque postal N° 1.298-37 Paris, à DETECTIVE-PUBLICITE, 35 rue Madame, PARIS-6^e.

ALCOOL-ESSENCE

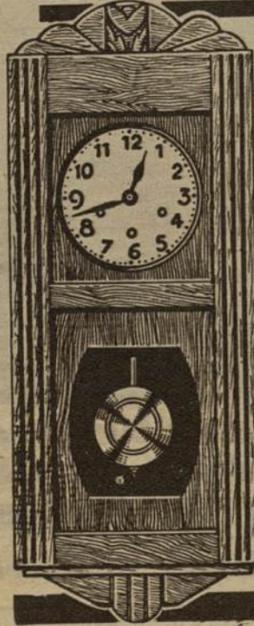
Une goutte d'eau et le mélange est dissocié. Votre moteur bafouille aux reprises. Malgré sa faible proportion, 1 pour mille, le

BRENNUS

est le liant parfait et le lubrifiant unique des parties hautes du moteur. Profitez de notre offre d'essai absolument gratuit sur 30 litres d'essence, en écrivant pour renseignements et échantillons

30, rue Washington, Paris (8^e)

GRATUITEMENT



UN BILLET ENTIER DE **100 fr.** DE LA LOTERIE NATIONALE

sera remis, sans aucune réserve, à tous nos lecteurs qui se rendront acquéreurs, à notre dépôt, de notre carillon régulateur de luxe en chêne massif, sculptures patinées prises dans la masse, sonnerie heure et demie, sur gong grave à râteau. Mouvement de précision garanti 10 ans, haut. totale 75 cm. environ, au prix exceptionnel de..... **295 fr.**

Le même sonnerie Westminster..... **395 fr.**

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE tout est payable après récept. et compl. satisfaction Le nombre des billets à distribuer gratuitement étant limité, écr. de suite en joignant cette annonce

Exposition permanente de nos différents modèles à notre dépôt

La Propagande "Westminster"

51, RUE DU ROCHER, PARIS



34

DÉTECTIVE

Le silence de Bonnet



Landru se taisait. Bonnet, qui lit le code comme un bréviaire, fait mieux. Muré, lui aussi, derrière un silence obstiné, il oblige juge et témoins à lui "rendre visite", à la prison de Bellevue.

(Lire, pages 4 et 5, les révélations de notre envoyé spécial à Saint-Étienne, Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE (Linceul de plomb, par M. Lecoq. — Le vampire aux primevères, par Luc Dornain. — Pègre des mers, par Etienne Hervier. — Femmes DE CE NUMÉRO (jugées, par M. Guiral. — La délivrance, par F. Dupin. — Le Danube noir, par N. Tassin. — Le mystère de la chambre 6, par Pierre Rocher.